CINQUIÈME ANNÉE. — N° 100 1er MARS 1901 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES

L'ECHO
DU
MERVEILLEUX
REVUE BI MENSUELLE

ENQUÊTE SUR LE MAGNÉTISME

III

Les actions fluidiques et leurs causes

Il semble bien que la méthode que nous avons adoptée pour nous faire une opinion personnelle sur le magnétisme humain est la bonne, car elle provoque chez nos lecteurs une sorte d'émulation qui ne peut manquer de nous conduire à des découvertes aussi intéressantes qu'inattendues.

Toutes les lettres que nous avons reçues confirment, au point de vue du fait, le résultat des expériences sommaires que nous avions tentées sur l'eau et le sucre magnétisés.

Il est avéré notamment que l'eau magnétisée donne au palais une sensation particulière, plus douce, plus onctueuse et qu'elle a sur le sucre une action plus désagrégeante que l'eau d'ordinaire.

Le fait, d'ailleurs, est bien connu des professionnels du magnétisme, et l'un de nos correspondants nous envoie, à ce sujet, un extrait de la *Chaîne magnétique* du baron du Potet, qui trouve tout naturellement sa place en cette étude. Le voici :

Le marquis de Puységur croyait qu'un malade en crise était *seul* dans le cas d'apercevoir la différence entre de l'eau magnétisée et de l'eau ordinaire ; mais depuis, la science a marché, grâce, entre autres, à M. Levasseur.

« L'eau magnétisée, dit-il, produit sur le sens du goût, quelques instants après son absorption, l'effet de l'eau *gommée* : il semble que la langue et le gosier soient recouverts *d'une couche pâteuse et mielleuse*... »

Voici, d'ailleurs, ce que nous pouvons affirmer : En 1839, M. Lemoyne, ingénieur en chef à Rochefort, avait réuni dans ses salons une trentaine de ses amis. On vint à parler du magnétisme ; et comme au sujet de l'eau magnétisée, plusieurs voix s'élevèrent contre la possibilité d'un tel phénomène, l'auteur de cet article fit l'expérience que voici :

Il plaça sur une table six grands verres qu'on remplit d'eau, et dit, ou à peu près, ce qui suit :

« Je vais magnétiser pendant trois ou quatre minutes au plus, et sans rien toucher, l'eau contenue dans l'un de ces verres, mais seulement en présence de deux témoins par vous désignés... »

On passa dans la salle à côté ; et, laissé avec les deux témoins, le magnétiseur les pria de leur désigner le verre d'eau chargé de fluide. Peu après, chacun des absents vint à son tour goûter le contenu des six verres. Il faut dire que dans le nombre des dégustateurs, il y en avait chez qui, entre autres habitudes, l'usage fréquent du tabac avait émoussé le sens du goût, et comme cuirassé le palais. Ces derniers ne constatèrent aucune différence ; mais tous les autres dégustateurs, dames et messieurs, désignèrent successivement le verre contenant l'eau magnétisée. Rien de plus brutal qu'un fait.

M. Levasseur est donc en plein dans le vrai.

Oui, l'eau convenablement magnétisée est un curatif. Mais, de même qu'en thérapeutique, tel médicament ne convient pas à toutes les organisations, de même tout magnétiseur ne convient pas à tout malade : il en est forcément ainsi pour une eau magnétisée. Toutefois un fluide sain ne saurait jamais être dangereux.

Soient A, B, C, trois verres d'eau : l'eau de A sera fortement magnétisée par vous, lecteur, et celle de B par votre voisin. Si un bon sensitif, ou psychomètre, déguste ces trois eaux, il ne se trompera jamais : il accusera une différence de saveur entre A et B, tout en constatant l'état vierge de l'eau C.

Il faut, croyons-nous, un rapport de similitude entre le fluide sain du magnétiseur et celui malade du magnétisé.

L'existence du fluide magnétique et la possibilité de l'emmagasiner dans certains corps étant établies, une question se pose :

Quelle est la nature de ce fluide ?

Cette question, nous ne la résoudrons certainement pas. Qui donc a jamais pu définir la nature des diverses forces connues de la nature ? Mais, du moins, peut-on, en analysant les effets, remonter aux causes, et essayer d'entrevoir les lois qui assujettissent les uns aux autres.

C'est là une étude dont un de nos amis, chimiste et physicien consommé, a bien voulu se charger. Il nous envoie la communication suivante :

Mme Boivin, ayant puisé deux bouteilles d'eau à sa pompe, laissa l'une en l'état, et la boucha immédiatement ; elle enfluida l'autre (*Echo du Merveilleux*, 15 février).

Ces échantillons d'eau, d'une température égale, vous ont donné, ainsi qu'à d'autres personnes, des sensations très différentes.

Au goût, l'eau ordinaire donnait au palais une sensation particulière de crudité ; tandis que l'eau magnétisée procurait un sensation légèrement veloutée et comme huileuse.

Au toucher, l'eau magnétisée donna également une sensation moins âpre, plus huileuse que l'eau restée intacte.

D'un autre côté, vous avez constaté que le sucre fondait plus vite dans l'eau magnétisée que dans l'eau pure ; et, phénomène en apparence contraire, que le sucre magnétisé fondait, dans l'eau pure, beaucoup moins rapidement que le sucre non soumis à l'action fluidique.

Comme vous le pensez, le fluide émané des magnétiseurs a bien une réalité physique ; c'est ce que je vais essayer de démontrer.

Les médiums et magnétiseurs, plus ou moins diplômés, sont toujours des personnes nerveuses, qui peuvent jouir d'une santé physique plus ou moins bonne, mais tous et toutes, sont sujets à des accès de supplément d'énergie, précédant et excitant leur force d'émission fluidique, suivis d'accès d'affaiblissement, et de prostration même, quand la dépense de fluide a été considérable.

En examinant l'être humain, au point de vue purement physique, on reconnaît qu'il est composé pour la partie la plus vitale, la plus agissante, d'eau O. H., d'oxygène O., d'azote Az., pour les 95 centièmes au moins, sans que les 5 centièmes composants restants, fer, phosphore, etc., pour les principaux soient quantités négligeables.

L'ossature, n'ayant pas d'action fluidique, est mise à part du champ d'études magnétiques.

Le sang, dont la circulation entretient la vie, le sang continuellement oxygéné et revivifié, par l'oxygène que lui fournit la respiration, se charge chez les personnes douées d'un appareil respiratoire de fonctionnement parfait, d'une quantité d'oxygène azoté, supérieure parfois à cel e qui serait normalement nécessaire pour l'entreti n de la vie et la comburation des résidus et déchets, qui doivent abandonner l'organisme où leur présence constituerait un danger.

D'autres personnes n'absorbent pas, au contraire, une quantité suffisante d'oxygène azoté, et leur économie en est, de ce fait, particulièrement avide.

Dans les premiers se recrutent les magnétiseurs, masseurs et masseuses fluidiques, dont les passes et les actions fournissent aux seconds, malades de toute nature, de l'oxygène azoté de qualité supérieure à celui que ces malades absorbent eux mêmes par leurs moyens naturels.

Cet oxygène, vivant pour ainsi dire, est imprégné en partie, de la personnalité, de la volonté de la personne au dépens de qui se fait l'échange ; et influençant le sang, qui retourne au cœur et du cœur au cerveau, peut substituer la volonté desdites personnes, quand elle est bien arrêtée à celle du sujet, qui a incorporé une partie de l'oxygène azoté, du fluide vital du magnétiseur.

Ceci dit au sujet de la suggestion sous tout s ses formes, ainsi que de la fatigue que ressentent après les expériences et magnetiseurs (qui ont fourni le fluide au dépens de l'oxygénation de leur propre sang) et magnétisés (qui n'absorbent et ne s'assimilent pas toujours normalement le fluide oxygène azoté, leurs veines et artères, estomac magnétique, pouvant en être saturé et en avoir l'indigestion).

Venons maintenant à l'eau magnétisée.

Il est évident que le fluide magnétique étant de l'oxygène azoté, chargera l'eau d'une certaine quantité de cet oxygène, la rendra légèrement huileuse, effet de l'azote, plus agréable à boire et moins crue, effet

de l'oxygène ; fondra le sucre plus rapidement, puisqu'elle l'oxydera plus rapidement, effet de l'oxygène.

D'ailleurs, la maison Romsay, rue Gavarni, a mis en vente pendant plusieurs années, de l'eau oxygénée, dont les effets étaient identiques, avec plus de force encore. On doit fabriquer toujours de l'eau oxygénée potable, suivant la formule de ces messieurs.

Pour ce qui est du sucre magnétisé, fondant plus lentement dans l'eau que le sucre ordinaire, le raisonnement donne ceci :

Le sucre étant un hydro-carbure cristallisé, tient en suspension, dans sa masse, quelques atômes d'hydrogène dont la cristallisation n'est pas complète, les passes fluidiques qui l'ont magnétisé ont achevé et parachevé la cristallisation de ces atômes ; l'oxygène émis, en circulant parmi les méandres et anfractuosités du corps cristallisé en présence du carbone combiné avec une vitesse progressive, a produit un dégagement de calories, rendant plus denses et plus dures, plus difficiles à dissoudre les cristallisations primitives.

Le principe à étudier est celui-ci :

Peut-il se faire entre deux corps humains, d'un équilibre différent, c'est-à-dire entre deux corps dont l'un est plus chargé d'oxygène vital que l'autre, un échange d'oxygène qui rétablit l'équilibre, ainsi qu'il se fait un échange constant d'oxygène entre deux morceaux d'oxyde magnétique maintenus à distance ?

Un être humain peut-il, par des mouvements rhytmiques appropriés, dégager de son corps chargé d'oxygène une partie de cet oxygène, pour en charger un corps inerte oxydable, c'est-à-dire susceptible, par sa nature, d'absorber une certaine quantité d'oxygène ?

Les expériences des magnétiseurs répondent à la première question ; celles que vous avez tentées sur l'eau et le sucre répondent à la seconde.

F. C. GIRARD.
12, rue Domat, Paris.

P.-S. — Il serait curieux et utile de faire l'analyse de l'eau magnétisée et de comparer le résultat avec l'eau ordinaire.

Les changements de saveur et d'état semblent indiquer une différence dans les teneurs en sels métalliques ou terreux, et dans les quantités microbiennes.

La magnétisation, par l'effet de l'oxygène azoté, semble apte à détruire les microbes nocifs, ce qui expliquerait la sensation huileuse.

On a proposé déjà l'électrisation, pour stériliser les eaux potables ; il est probable que la magnétisation, appliquée à de petites quantités, donnerait les mêmes résultats.

On pourrait essayer sur des eaux contaminées, et se rendre compte si la magnétisation détruit les bacilles typhoïdes et autres.

Ce serait une source de profits pour les magnétiseurs.

Nous laisserons les lecteurs sous l'impression de cette explication qui, sans contredit, a tout au moins le mérite de la nouveauté, et nous les convierons à continuer avec nous la série des tentatives et des tâtonnements. Déjà, on le voit, d'ignorants que nous étions, ou que nous voulions être, nous voici quelque peu savants...

Les vers, a dit Théophile Gautier, se font de temps, de travail et de hasard. La science, elle aussi, se fait de temps, de travail... et de hasard.

GASTON MERY.

Lettres sur Campitello

Septième lettre à mon ami, S. D. F.

MON CHER AMI,

Je viens de voir et d'interroger la vieille Marie Lorenzi ; elle n'a aucun souvenir d'avoir traversé sans se mouiller le torrent Casalèse au lieu dit Molinaccio, pas plus que des choses véritablement extraordinaires qu'elle accomplit pendant l'extase.

Par contre, les témoins sont nombreux et, en ce qui la concerne, très concordants. A ceux déjà mentionnés dans ma précédente lettre, vous pouvez ajouter, entre autres, Dionisi Nonce et Mme Albertini Cosima, la mère de M. le curé de Campitello.

Dionisi Nonce est le fils du vieux facteur Dionisi ; il a un peu plus de vingt ans ; teint rouge, taille ordinaire, caractère doux, air modeste, il inspire confiance à première vue.

RÉCIT DE DIONISI NONCE.

Je revenais, me dit-il, du hameau de *Progliolo* ; ma bête était chargée, il m'eût été impossible de traverser le torrent qui, démesurément grossi, coupait au Molinaccio le sentier qui, de *Progliolo*, va à la croix du caveau *Bagnoli* et de là au *Panicale*.

Je suivis la grande route en passant par *Bagnolo* et de là je rejoignis le sentier de *Panicale* à la *Crociria*.

(Il avait ainsi parcouru les deux côtés du triangle, faisant un circuit d'environ deux kilomètres).

Arrivé à la croix, j'entendis un bruit de voix qui partaient du ravin ; je fis une cinquantaine de pas dans cette direction, et je vis Marie Lorenzi au milieu de

l'eau, en extase, les yeux fixés sur la croix ; elle traversait sans s'inquiéter de rien.

RÉCIT DE PAULINE-FÉLICITÉ GRAZIONI.

C'est Pauline-Félicité Grazioni, âgée de quarante-deux ans, qui reprend le récit et le complète. Zia Maria passa la première, malgré l'avis de plusieurs personnes que nous avions rencontrées et qui toutes nous avaient dit qu'on ne pouvait passer.

Dès qu'elle eut traversé le torrent, elle se mit à genoux et la main étendue dans la direction de l'eau, elle nous fit signe d'avancer ; il y eut un moment d'hésitation, deux ou trois rebroussèrent chemin; de ce nombre était la mère de M. le Curé.

Les gestes de Marie Lorenzi deviennent plus pressants ; nous nous décidons; résolument nous entrons dans l'eau; en plus d'un endroit, elle nous arrive à mi-jambe; en amont comme en aval du sentier recouvert par les eaux, on ne voit pas de pierres qui émergent ; sur les plus élevées, l'eau arrive à la cheville; en un clin d'œil, sans accident, sans être mouillés, nous nous retrouvons de l'autre côté, au pied de la croix. Zia Maria fait signe qu'il faut remercier la Sainte-Vierge et l'on récite le chapelet.

La procession reprend sa marche pour redescendre au lieu des apparitions, l'émoi est grand au hameau de *Panicale* en apprenant que nous avons traversé le torrent au Monilaccio.

Mme Albertini, qui avait pris un autre chemin et les avait devancés, me raconte qu'elle les vit arriver bientôt après, aucun d'eux ne paraissait mouillé.

J'aurais encore beaucoup d'autres choses à dire sur Marie et sur son époux Joseph Lorenzi, surnommé le Comte, non point par dérision, malgré l'état de pauvreté dans lequel il vit très honorablement du reste, mais parce qu'il est le propre neveu du Docteur Lorenzi, fils de Jean-Baptiste Lorenzi, qui lui-même portait le titre de comte.

A cette même famille appartient la petite Contessa, la compagne de Lucie, fille de Paul Félix Lorenzi et petite fille du Docteur Lorenzi.

Lelena s'y rattache par sa mère qui est une Lorenzi, elle est cousine germaine de Contessa.

On garde encore à Campitello le souvenir de la signora Filiciola (Félicité) Lorenzi, née Sébastiani de Porta, dont les revenus étaient considérables.

L'ancienne maison de Lorenzi sert aujourd'hui de presbytère, il y a de cela quelques mois à peine.

Au-dessus de la porte d'entrée, on voit encore dans une auréole de gloire, le chiffre du Sauveur, I H S, surmonté de la croix.

J'arrête cette dégression intéressante à coup sûr, pour la reprendre et la compléter en temps et lieu; je glisse rapidement sur les nombreuses visions que Marie Lorenzi a eues depuis le 4 juin 1900 jusqu'au 26 janvier 1901, où la Sainte-Vierge lui a apparu habillée de blanc, tenant l'enfant Jésus dans ses bras et ayant deux anges de chaque côté, pour dire un mot des visions qu'elle a eues le 21 octobre et le 14 novembre 1900.

VISION DE MARIE LORENZI DU 21 OCTOBRE 1900.

Elle dure de 7 heures à 9 heures du soir ; dès que l'apparition se manifeste, Marie Lorenzi perd connaissance; bientôt elle se relève, prend la croix et se rend sur la plateforme supérieure, au centre de laquelle se trouve un olivier.

C'est là que, le 10 juin, les extatiques virent une église au frontispice de laquelle était écrit en lettres d'or : *Gloria in Excelsis Deo* et l'un des voyants écrivit : « C'est ici que l'on bâtira mon église ». (Les demoiselles Peraldi, de Vico, sœurs de Mme veuve Leca Pepin née Peraldi de Commène, assistèrent à cette vision.)

Pieds nus et à genoux elle fait trois fois consécutivement la pénible strascinella, suivie par toutes les personnes présentes qui prennent part le mieux qu'elles peuvent à ce salutaire exercice de pénitence ; la vue de cette femme de chétive apparence, qui marche ainsi sur ses genoux pour obéir au désir de la vierge qui exige d'elle et de tous les assistants, au dire de tous les voyants sans exception, beaucoup de pénitences pour le triomphe « *du bien sur le mal* » plie insensiblement toutes les volontés lorsqu'elle est dans son état ordinaire ; l'hésitation devient impossible, la résistance est vaine, l'amour-propre n'a plus d'arguments, la souffrance librement acceptée commence à plaire, on la comprend, on la désire, on se sent troublé, ému, subjugué, en fixant les yeux sur cette croix que la main débile d'une femme en extase porte sans qu'elle touche terre, sans effort, sans secousse ; on sent que l'Invisible est là et on lui rend hommage.

VISION DE MARIE LORENZI DU 14 NOVEMBRE 1900

Une centaine de personnes se trouvent au champ, il est sept heures environ ; Rose Fratacci, Lucie Graziani, Lorenzi Perpétue, Marie Lorenzi sont déjà en extase ; l'exercice de pénitence est ici plus pénible : on part du premier rocher de l'apparition et, se traînant sur les genoux, on gravit le sentier qui mène à la croix ; la Vierge, disent les voyantes, les invite à suivre ; on chante des litanies, on remonte le sentier qui conduit au *Panicale* dont les maisons sont illuminées. On fait halte à l'oratoire de Saint-Roch ; la croix est appuyée contre la porte, les chants continuent ; à

neuf heures on est de retour ; récitation d'un dernier chapelet, et baiser de la croix.

Un point sur lequel les déclarations des extatiques n'ont jamais varié, c'est qu'ils ne font que ce qu'ils voient faire à la Vierge, tantôt elle leur apparaît contente et radieuse et tantôt triste ; et ces divers aspects se reflètent dans les attitudes si variées, si complexes, si expressives qu'elles prennent simultanément, au même moment et dont, pour l'ordinaire, elles ne conservent aucun souvenir.

Lorsque la Zia Maria entre en extase et qu'elle accomplit dans cet état ses pénibles *strascinelle*, la Vierge la précède tenant un cierge dans chaque main. Des voyants étrangers à la paroisse, et ils sont nombreux, auraient été témoins du fait.

On peut citer parmi eux le jeune San Domenico, de San Gavino de Nebbio, un enfant de douze à treize ans. Celui-ci aurait vu, ainsi qu'il l'a raconté à Fiorini Philippe, de Campitello, la Vierge se tenant à 50 centimètres environ au-dessus de la tête de Marie Lorenzi un peu en avant et se dirigeant vers la croix. Arrivée à la croix, elle l'embrasse et disparaît : à ce même moment, Marie Lorenzi tombe à terre comme si elle était morte.

Cette enfant a eu sa première vision le dimanche soir 30 septembre 1900. Témoin de la guérison qui avait été opérée sur une jeune hydropique de son village par l'eau et les feuilles du châtaignier de l'apparition qu'avaient apportées de Campitello des personnes qui s'y étaient rendues le 26 septembre, il était parti en compagnie d'un homme d'âge mûr qui lui servait de guide.

Il était en prière depuis un bon moment entre la croix et le rocher sous lequel les voyants avaient creusé le trou maintenant comblé.

A côté de lui, à l'endroit où je vis tomber Angèle-Marie, se tenaient deux jeunes filles de Prunelli également en prières. La nuit s'avançait; leur père, à quelques pas derrière elles, se chauffait avec d'autres personnes au feu qu'ils venaient d'allumer dans la grotte qui sert d'abri aux étrangers venus là dans l'espoir de mériter, par une prière persévérante, la faveur d'une vision.

Tout à coup, les deux jeunes filles pleines de frayeur se précipitent vers la grotte : « Un enfant vient de tomber, s'écrient-elles ; s'il fait un mouvement il est perdu, il roule dans l'abîme ; la Vierge s'est montrée, nous l'avons vue ; la crainte du danger que court cet enfant nous a fait fuir ; le père et les autres personnes qui étaient dans la Grotte sortent aussitôt ; on rassure les jeunes filles en leur disant que ceux qui tombent là n'ont jamais eu aucun mal, on s'empresse autour de San Tominico, la vision a disparu pour les deux jeunes filles qui en sont toutes désolées ; elle continue pour l'enfant, et son état présente une particularité très remarquable :

Etendu sur le dos, les yeux ouverts, dirigés du côté du petit rocher de l'apparition, il lève les mains, il les joint dans l'attitude de la prière, mais quoique évanoui, *il a conservé l'usage de la parole.*

Il était un peu plus de dix heures du soir ; les habitants de Campitello, pour qui ces sortes de scènes se répètent tous les jours, après avoir accompli leurs dévotions rentraient chez eux.

San Domenico les interpelle ; il les conjure de ne pas s'en aller :

« Gens de Campitello, comment pouvez-vous partir alors que la sainte Vierge est là et qu'elle se montre si bien disposée ?... Se peut-il que vous ayez le courage de laisser la sainte Vierge ?... » et il continue ainsi pendant plus d'un quart d'heure.

Une femme étrangère à la paroisse, mais qui plusieurs fois a fait le pèlerinage de Campitello, s'approche de lui, le prend par la main, le secoue :

« Lève-toi mon enfant, lui dit-elle, toi tu n'es pas évanoui, les *svenuti ne parlent pas* ». Mais l'enfant continuait ses objurgations, ne l'entendait pas, n'avait pas conscience de sa présence.

Quelques moments après, il éprouve un frémissement, une secousse et revient à lui.

Il raconte alors qu'il a vu la Vierge, ne sait comment exprimer sa joie et sa reconnaissance et fait connaître qu'il rentrera le lendemain à San-Gavino pour faire venir son frère aîné.

Effectivement, celui-ci arrivait le lundi soir dans l'après-midi, et bien qu'il eût tâché de se conformer aux pieux et sages conseils de son jeune frère qui lui avait bien recommandé de ne pas rechercher en chemin les distractions frivoles de la conversation, mais de se recueillir et de prier, bien qu'il ait passé deux jours et deux nuits à Campitello, il repartira le jeudi sans avoir obtenu la faveur qu'il espérait.

Il était aisé de suivre tous les mouvements de San Domenico dans cet état où la sensibilité est comme enchaînée, absorbée qu'elle est par la vision.

Six bougies apportées en ex-voto par une femme de Bigorno brûlaient sur le petit rocher et éclairaient le visage de San-Domenico.

Contrairement à ce qui se passe pour les autres voyants, sa langue n'est pas enchaînée, mais ses sens sont visiblement fermés au monde extérieur, et lorsqu'ils entrent dans cet état singulier, on dirait que les éléments perdent leurs propriétés les plus usuelles : des corps humains s'abattent lourdement sur le sol, sur

des roches aiguës, sur des buissons aux pointes acérées ; les hauteurs sont parfois considérables ; ces faits se répètent des centaines de fois ; il n'en est jamais résulté le plus léger petit accident ; ils ne laissent aucune trace de malaise, de fatigue, ou de simple énervement ; les torrents et les fondrières, les sentiers les plus scabreux, les ténèbres de la nuit les barrières infranchissables de leur nature, ne peuvent entraver ou simplement retarder la marche de la procession de pénitence que les *Svenuti* disent accomplir à la suite de la Vierge qui leur a fait signe et précède cette croix qu'ils portent contrairement aux lois de l'équilibre, avec une aisance, une facilité absolument merveilleuses, sans distinction d'âge ou de sexe ; l'enfance débile, la vieillesse chancelante, confondent les forces, l'adresse et la vigueur de l'âge mûr.

Le feu perd son activité : je vous en ai déjà cité des exemples ; j'en connais d'autres. Mais voici dans cet ordre d'idées, un fait plus surprenant encore, et qui n'est pas le seul dans l'espèce.

Vous connaissez la petite Lucie Graziani ? Un soir, elle était en extase ; un expérimentateur de l'école de Paul Bert lui enfonce une aiguille dans la pulpe du médius de la main droite, traverse de part en part le délicat réseau des nerfs et de veinules qui donnent à cette partie du doigt son exquise finesse de perception, son extrême sensibilité pour toute sensation douloureuse et par un raffinement de cruauté il casse l'aiguille dans la plaie qu'il vient de faire.

La délicate enfant ne s'est aperçue de rien, ce n'est que le lendemain qu'elle constate la présence d'un corps étranger dans son doigt.

M. le receveur des postes et M. le curé, de qui je tiens le fait, ont essayé vainement d'arracher l'aiguille que l'on voyait apparaître de part et d'autre ; l'enfant souffrait lorsqu'on pressait sur les chairs ; elle a été arrachée le troisième jour par Marie Antoinette Graziani, sa parente.

J'ai appelé Lucie, j'ai examiné son doigt, deux petits points blancs marquent les cicatrices laissées par l'aiguille sur les côtés opposés de la pulpe qui a été traversée un peu obliquement et en plein.

Contessa n'est pas en reste avec sa petite compagne. Un autre mauvais drôle de la même espèce que le précédent lui fait sur le cou plusieurs entailles avec la lame d'un couteau.

Absolument insensible pendant l'extase, elle ne fait aucun mouvement ; le lendemain en se réveillant, elle se plaint de légères douleurs qu'elle éprouve sur le cou au-dessous de la nuque ; ses parents l'examinent et constatent avec indignation des entailles par lesquelles le sang a coulé.

Je n'ai pu voir Contessa, elle est actuellement à Marseille, chez Mme Ricord, qui, toute dévouée aux bonnes œuvres, a voulu se charger de son éducation.

Là, elle apprend à lire et à écrire et son cœur s'ouvre à une connaissance de Dieu plus parfaite que celle qu'elle pouvait trouver auprès des siens ; et elle est heureuse aux mains de sa bienfaitrice, n'était le souvenir des roches de Campitello où la bonne Vierge lui apparaissait et lui communiquait, pendant la courte durée des visions dont elle l'honorait, des aptitudes et des connaissances auxquelles ne conduit pas le labeur de toute une vie.

A l'époque où elle ne savait ni A ni B, pendant une halte que la procession faisait à l'oratoire de Saint-Roch, à deux pas du presbytère et du bureau de poste, dans sa muette extase elle fait signe qu'on lui donne un livre de piété ; on venait de terminer le chemin de la la croix, on lui remet une *lira sacra* Les yeux toujours fixés sur la croix, sans regarder le livre, elle l'ouvre, tourne une page puis deux, puis trois, puis plusieurs, semble consulter la vision, et s'arrête au *Stabat Mater* ; remet le livre à M. le curé, et toujours sans regarder, fait signe qu'il faut chanter, ce que les assistants font aussitôt avec beaucoup de componction et de ferveur.

Ceci se passait le 15 février 1900 Cette journée est particulièrement mémorable dans les fastes de Campitello, elle fera l'objet de ma prochaine lettre.

A vous de cœur,

S. Th. L.

Reportages dans un fauteuil

*** *La Véronique.*

L'Aquitaine célèbre chaque année, à cette époque, la grande mémoire de sainte Véronique, dont la vie est si intéressante même pour la curiosité profane. Elle s'appelait Seraphia, et, s'il faut en croire les visions de Catherine Emmerich, était cousine de saint Jean Baptiste ; ce fut, sans doute, en raison de cette parenté qu'elle obtint de pénétrer dans la tour sinistre de Machero et d'y recueillir du sang du précurseur dont elle avait enrichi la ville de Bazas.

Amie familière de la Vierge, elle s'était liée avec elle dans le Temple. Lorsque Jésus échappa pendant trois jours à la tendre vigilance de ses parents pour aller prêcher la sagesse aux Docteurs, c'est dans la maison de Séraphia, près de la porte de Bethléem, qu'il reçut l'hospitalité et prit sa nourriture. Ce fut encore dans sa maison qu'il logea pendant les jours qui précédèrent la Passion. Elle l'avait suivi dans sa prédication, errante, veillant particulièrement aux

besoins des saintes femmes, pendant que Marthe pourvoyait au nécessaire pour le Seigneur et ses disciples.

Aux noces de Cana, Catherine Emmerich la voit préparer pour la table une corbeille de fleurs. Ce fut elle qui harcela Marie-Magdeleine de ses reproches et parvint à l'amener au Sauveur. Mais le jour glorieux de sa vie est le jour où elle conquit le nom de Véronique (de *fero niken*, je porte la victoire). Considérons cette scène telle que l'a revue, de sa cellule, la visionnaire admirable.

« Le cortège entra dans une longue rue qui déviait un peu à gauche, et où aboutissaient plusieurs rues transversales. Beaucoup de gens bien vêtus se rendaient au Temple et plusieurs s'éloignaient à la vue de Jésus par une crainte pharisaïque de se souiller, tandis que d'autres marquaient quelque pitié. On avait fait environ deux cents pas depuis que Siméon était venu porter la croix avec le Seigneur, lorsqu'une femme de grande taille et d'un aspect imposant, tenant une jeune fille par la main, sortit d'une belle maison située à gauche, et se jeta au devant du cortège. C'était Séraphia, appelée Véronique, à cause de ce qu'elle fit en ce jour.

« Séraphia avait préparé chez elle d'excellent vin aromatisé, avec le pieux désir de le faire boire au Sauveur sur son chemin de douleur. Elle s'avança, voilée, dans la rue ; un linge était suspendu sur ses épaules ; une petite fille d'environ neuf ans, qu'elle avait adoptée, se tenait près d'elle et cacha, à l'approche du cortège, le vase plein de vin. Ceux qui marchaient en avant voulurent la r pousser, mais elle se fraya un passage à travers la populace, les soldats et les archers, parvint à Jésus, tomba à genoux et lui présenta le linge qu'elle déploya devant lui, en disant :

« — Permettez-moi d'essuyer la face de mon Seigneur. »

« Jésus prit le linge, l'appliqua contre son visage ensanglanté et le rendit avec un remerciement. Séraphia le mit sous son manteau, après l'avoir baisé, et se releva.

« La jeune fille leva timidement le vase de vin vers Jésus, mais les soldats et les archers ne souffrirent pas qu'il s'y désaltérât. La hardiesse et la promptitude de cette action avaient excité un mouvement dans le peuple, ce qui avait arrêté le cortège pendant près de deux minutes et avait permis à Véronique de présenter le suaire. Les Pharisiens et les archers, irrités de cette pause, et surtout de cet hommage public rendu au Sauveur, se mirent à frapper et à maltraiter Jésus, pendant que Véronique rentrait en hâte dans sa maison.

« A peine était-elle rentrée dans la chambre qu'elle étendit la main sur la table placée devant elle et tomba sans connaissance. La petite fille s'agenouilla près d'elle en sanglotant. Un ami qui venait la voir la trouva ainsi près d'un linge déployé où la face de Jésus s'était empreinte d'une manière merveilleuse, mais effrayante. Il fut très frappé de ce spectacle, la fit revenir à elle et lui montra le suaire devant lequel elle se mit à genoux en pleurant et en s'écriant :

« — Maintenant je veux tout quitter, car le Seigneur m'a donné un souvenir. »

Un peu plus tard, Marie et les saintes femmes, au nombre de dix-sept, vinrent à la maison de Véronique et y entrèrent, parce que Pilate revenait par cette rue avec ses cavaliers. Elles regardèrent en pleurant le visage de Jésus empreint sur le linge, prirent le vase de vin aromatisé qu'on ne lui avait pas permis de boire, et se dirigèrent avec Véronique vers le Calvaire. La mère de Jésus, sa nièce Marie, fille de Cléophas, Salomé et Jean s'approchèrent jusqu'à la plate-forme circulaire ; les autres se tinrent à quelque distance, autour de Magdeleine qui semblait hors d'elle-même. Elles donnèrent de l'argent à un soldat pour que le vase de vin fût remis à Jésus, qu'on dépouillait de ses vêtements ; mais les autres soldats s'y opposèrent. Au moment où la lance lui perça le côté, elles recueillirent le sang et l'eau et essuyèrent la plaie avec des linges.

Peu d'heures après le crucifiement et combien de fois par la suite ! — plusieurs amis et disciples de Jésus vinrent contempler chez Véronique le suaire où la face auguste, avec sa barbe ensanglantée, était reproduite en traits de sang épais et pourtant distincts.

On n'ignore pas que Véronique était au nombre des femmes qui suivirent Nicodème, Joseph et les autres portant le corps sacré, sur une civière ; qui, à la veille de la Résurrection, se retirèrent au cénacle pour dormir et sortirent à minuit pour aller au tombeau ; qui, eurent part aux apparitions de Jésus à ses apôtres, à l'Ascension et à la descente du Saint-Esprit.

Le suaire de Véronique ne devait rester ni dans ses mains ni à Jérusalem. Tibère, alors gravement malade, avait envoyé un de ses courtisans, Volusien, pour recueillir tous les bruits relatifs à la mort et à la résurrection de Jésus. Volusien ramena à Rome Véronique et son suaire miraculeux. A peine l'empereur eut-il vu le linge portant l'auguste face sanglante déployé devant lui qu'il se sentit guéri.

Cette guérison de Tibère expliquerait ce qu'Eusèbe, Paul Rose et plusieurs autres historiens racontent : qu'il voulut faire mettre Jésus au nombre des Dieux. Le Sénat, irrité de n'avoir pas été consulté d'abord, repoussa la proposition et décréta l'extermination des chrétiens. Tibère s'en vengea en menaçant du dernier

supplice quiconque le dénoncerait et en frappant de mort ou d'exil tous les sénateurs, deux seuls exceptés. Il se borna à élever une statue du Sauveur dans son palais.

La précieuse relique devint l'héritage de Pierre et de ses successeurs et la dévotion qu'elle inspire n'a rien perdu (quoiqu'on ait dit). Elle ne sa rait être compromise par la confusion dans laquelle plusieurs auteurs sont tombés sur les images achéropites.

Tibère voulait retenir Véronique à Rome, lui donner une maison et des esclaves, mais selon Catherine Emmerich, elle revint à Jérusalem, et, jetée en prison, y mourut de faim.

Cette version n'est pas acceptable. Les preuves les plus fortes attestent que Véronique vint dans les Gaules avec son mari, Zachée. Zachée avait été serviteur de Joseph et de la Vierge, ils s'embarquèrent dans une barque, qui, après avoir longtemps vogué, comme guidée par une main mytérieuse, vint aborder à l'embouchure de la Gironde. Ils s'y dressèrent un abri grossier et menèrent la vie hérémétique, jusqu'à ce que le bruit de la prédication de saint Martial les eut attirés vers lui.

Après avoir suivi longtemps saint Martial, Véronique s'arrêta enfin sur le territoire bordelais au bord de la mer, et non loin du lieu où elle avait atterré avec Zachée. Elle y mourut de vieillesse.

« Saint Martial (1) lui avait bâti une chapelle à l'honneur de la Vierge qui fut nommée Soulac (*solum lac*) parce qu'on mit seulement dans cette chapelle, pour toutes reliques, du seul lait de la Vierge, les autres reliques qu'elle avait de Notre-Dame ayant été distribuées aux autres églises qui avaient été fondées. »

A peu de distance de Bethléem est la Grotte du Lait, *crypta lactea* qui porte ce nom, d'après la tradition locale, parce que la Vierge, en allaitant l'Enfant en ce lieu, aurait laissé tomber quelques gouttes de lait sur la pierre, qui est une craie extrêmement blanche et friable, dont toutes les personnes des environs, juives, chrétiennes, mahométanes, font de petits pains qu'elles gardent précieusement. C'est sans doute un de ces petits pains de craie qu'on possédait à Soulac.

L'antique basilique, Notre-Dame de la Fin-des-Terres, est sortie récemment de son linceul de sable. La plage, jadis déserte, est devenue une petite station balnéaire assez fréquentée, avec casino, petits chevaux et tout ce qui s'ensuit. Enfin un dentifrice a répandu le renom de Soulac. Le corps de Véronique n'y repose plus depuis des siècles, il a été transporté à Saint-Seurin de Bordeaux. GEORGE MALET

(1) *Nova Bibliotheca manus cryptorum*. Labbe, t. II.

LES GRANDS VISIONNAIRES

Hermès.

C'est le roi ou plutôt le dieu des occultistes ; et la science suprême — la science des Initiés — dans l'antiquité, le moyen-âge et même le monde moderne, a été éblouie de son nom et pénétrée de sa doctrine. Aujourd'hui encore, il tente et dirige les esprits en quête de lumière et aptes à retrouver, dans les vieux symboles égyptiens, le mot et la clef qui entr'ouvrent les plus profonds mystères de la nature.

Et c'est pour cela qu'on l'a surnommé le « Trismégiste », c'est-à-dire « trois fois plus grand », pour bien déterminer la hauteur de son intelligence et l'ampleur de son génie ?

Il est difficile pourtant de savoir, exactement, quand et comment il vécut.

Fut-il un prêtre ? fut-il un roi ?

Les commentateurs des livres hermétiques attribuent les grandes œuvres de la philosophie et de la science en Egypte à toute une généalogie d'Hermès, depuis le premier qui aurait commencé à écrire les hautes vérités humaines sur les stèles et les colonnes des temples jusqu'au dernier, — le Trismégiste — qui, d'initiation en initiation, se serait élevé jusqu'à la connaissance complète des choses.

« Hermès, qui préside à la parole, dit Jamblique, est, selon l'ancienne tradition, commun à tous les prêtres ; c'est lui qui conduit à la science vraie ; il est un dans tous. C'est pourquoi nos ancêtres lui attribuaient toutes les découvertes et mettaient leurs œuvres sous le nom d'Hermès. »

Clément d'Alexandrie parle également de quarante-deux livres hermétiques qui auraient constitué, à son époque, la plus haute et la plus complète des encyclopédies sacerdotales.

N'a-t-on pas attribué, de la même manière, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, à une série de rhapsodes populaires, comme si ces œuvres de génie ne portaient pas la marque indélébile d'un seul, Homère, le plus grand et le plus divin des poètes ?

Quoiqu'il en soit, et selon toute apparence, Hermès le Trismégiste vécut à la fin de l'antiquité païenne, au moment où les nombreuses écoles d'Alexandrie jetaient dans le creuset philosophique rêves, pensées, désirs, illusions, souffrances, d'où devait sortir, du milieu d'un tas de cendres amoncelées, la lumière, pâle encore, mais idéale et bleue, de l'humanité future

Alexandrie était, en effet, le centre où venaient aboutir toutes les théogonies éteintes de l'ancien

monde oriental, mêlées aux floraisons des nouvelles croyances, et Hermès le Trismégiste est certainement un de ceux qui, comme alchimiste et comme penseur, ont eu la compréhension la plus nette de ce qui devait jaillir de cet amalgame social.

Aussi, est-on très étonné d'entendre de la bouche de Poimandrès (le pasteur de l'homme), les hautes paroles que voici, et qui ressemblent étonnamment à l'Evangile de Saint-Jean :

« Cette lumière, c'est moi, l'intelligence, ton Dieu, antérieur à la nature humide qui sort des ténèbres, et le Verbe lumineux de l'Intelligence, c'est le fils de Dieu.

Ils ne sont pas séparés, car l'union, c'est leur vie.

La parole de Dieu s'élance des éléments inférieurs vers la pure création de la nature, et s'unit à l'intelligence créatrice, car elle est de même essence.

En la vie et la lumière consiste la père de toutes choses.

Bientôt, descendirent des ténèbres, qui se changèrent en une nature humide et trouble, et il en sortit un cri inarticulé qui semblait la voix de la lumière ; une parole sainte descendit de la lumière sur la nature.

Ce qui en toi voit et entend est le Verbe du Seigneur ; l'intelligence est le Dieu père. »

Après cette envolée de Poimandrès dans la gnose, viennent des réflexions purement humaines ; et c'est Mômos, un de ces disciples, qui fait à Hermès des questions troublantes pour arrêter l'audace de son génie et de son esprit visionnaire ; on dirait déjà qu'on assiste à la fatigue des découvertes et à la faillite de la science de plus tard :

« O générateur ! juges-tu bon qu'il soit libre de soucis, ce futur explorateur des beaux mystères de la nature ? Veux-tu le laisser exempt de peines, celui dont la pensée atteindra les limites de la terre ? Les hommes arracheront les racines des plantes, étudieront les propriétés des sucs naturels, observeront la nature des pierres, disséqueront non-seulement les animaux, mais eux-mêmes, voulant savoir comment ils ont été formés. Ils étendront leurs mains hardies jusque sur la mer, et, coupant les bois des forêts spontanées, ils passeront d'une rive à la rive opposée pour se chercher les uns les autres. Ils poursuivront les secrets intimes de la nature jusque dans les hauteurs, voudront étudier les mouvements du ciel. Ce n'est point encore assez ; il ne reste plus à connaître que le point extrême de la terre : ils y voudront chercher l'extrémité dernière de la nuit. S'ils ne connaissent pas d'obstacles, s'ils vivent exempts de peine, à l'abri de tout souci et de toute crainte, le ciel même n'arrêtera pas leur audace, ils voudront étendre leur pouvoir sur les éléments. »

Mônos essaye de troubler la vaste intelligence d'Hermès, parce qu'il n'a pas encore reçu toute l'initiation, et qu'il n'a pas encore senti en lui se transmuer toutes les vertus et toute la lumière de l'Adeptat.

Hermès, lui, tel qu'un aigle puissant, plane dans les hauteurs :

« Je veux, dit-il à Poimandrès, être instruit sur les êtres, comprendre la nature et connaître Dieu ! »

Et Poimaudrès lui dit : « Reçois, dans ta pensée, tout ce que tu veux savoir ; je t'instruirai. »

Et Hermès, désormais initié, trouve tous les secrets de la nature, il enseigne à ses adeptes la façon de façon de faire de l'or ; il transmute les métaux, il guérit les malades, et l'attrait de ses espérances illimitées est fait pour inciter plus tard ceux qui ont hérité de sa doctrine à trouver, coûte que coûte, la pierre philosophale et la panacée universelle.

C'est dans le fond des temples égyptiens, c'est à l'abri des lourdes colonnes polychromes, qu'avec ses adeptes il a poursuivi ces études et élaboré cet idéal. Et, ainsi, l'alchimie fut créée, qui rappelle, précisément, d'après les Arabes, le pays de sa fondation, *Al-Khêmi* (Khêmi, nom de l'ancienne Egypte), c'est-à-dire la science égyptienne par excellence.

Quand on en comprend les mystérieuses formules, on voit qu'Hermès a eu la vision très exacte de l'unité de la matière, que les adeptes de l'hermétisme contemporain imposeront à la science de l'avenir.

On lit, en effet, dans la *Table d'émeraude* :

IL EST VRAI, IL EST CERTAIN, IL EST RÉEL : QUE CE QUI EST EN BAS EST COMME CE QUI EST EN HAUT. ET CE QUI EST EN HAUT COMME CE QUI EST EN BAS : POUR L'ACCOMPLISSEMENT DES MERVEILLES DE LA CHOSE UNIQUE.

Hermès a donc réalisé le vœu exprimé à Poimandrès d'être instruit sur les êtres et sur les choses ; mais il lui fallait, de plus, par une ascèse géniale, arriver à la parfaite connaissance de Dieu.

Il y atteint plus qu'aucun philosophe de l'antiquité.

C'est alors qu'il s'écrie, en son enthousiasme mystique :

« Que toute la nature du monde écoute cet hymne. Ouvre-toi, terre, que tout le réservoir des pluies s'ouvre pour moi, que les arbres ne s'agitent plus. Je vais chanter le Seigneur de la Création, le Tout, l'Unique. Ouvrez-vous, cieux; vents, apaisez-vous; que le cercle immortel de Dieu reçoive ma parole, car je vais chanter le Créateur de l'univers, Celui qui a affermi la terre, qui a suspendu le ciel, qui a ordonné

à l'eau douce de sortir de l'Océan et de se répandre sur la terre habitée et inhabitée pour la nourriture et l'usage de tous les hommes, qui a ordonné au feu de briller sur toutes les actions des hommes et des dieux. Donnons tous ensemble la bénédiction à Celui qui est au-dessus du ciel, au Créateur de toute la nature. Il est l'œil de l'intelligence, qu'il reçoive la bénédiction de mes puissances. Chantez l'Un et le Tout, puissances qui êtes en moi, chantez selon ma volonté, toutes mes puissances. Gnose Sainte, illuminé par toi, je chante par toi la lumière idéale, je me réjouis dans la joie de l'intelligence. »

Et il continue ainsi dans un véritable débordement poétique, digne des plus grands Illuminés, et sa joie est dans toute sa plénitude comme celle de ses adeptes qui, plus tard, penchés sur le Grand Œuvre, entreverront, en récitant cet hymne, la réalisation de leur idéal et la solution de leur désir.

En résumé, Hermès avait compris et expliqué toute la Synthèse ; le Tout et l'Un, et il a réuni, pour n'en faire qu'une seule, la science des choses et la science de Dieu.

C'est ce qui a fait dire à Lactance : « Hermès a, je ne sais comment, découvert presque toute la vérité. »

EMILE MARIOTTE.

Stigmatisation interne et plastique

A côté de la stigmatisation *externe épigraphique* (inscriptions sur diverses parties du corps, comme chez Christine de Stumbelé, Marie-Bénigne Pepe, Jeanne des Anges (supérieure des Ursulines de Loudun) et Marie-Julie Jahenny ; — ou *figurative* (croix, cœurs, fleurs, couronnes d'épines), comme chez saint Roch, Antoine de la Parra, Agathe de la Croix, Catherine Emmerich, Luc de Gontecorvo, Rosana Battista, etc., il existe une autre stigmatisation, la stigmatisation *interne*, *plastique*, qu'on ne peut voir qu'en autopsiant le sujet après sa mort, et qui est caractérisée par des blessures du cœur, par l'impression des instruments de la Passion dans cet organe, avec diverses figures et inscriptions, plus des corps étrangers et étranges dans le cœur, le foie, les reins, sur les os ou à l'extérieur des tissus organiques. Ce sont ces productions extraordinaires qui vont ici, — comme elles le méritent tant, — retenir un instant notre attention.

Claire de Montefalco, canonisée en 1882, par Léon XIII, portait les instruments de la Passion imprimés dans son cœur. Ce miracle figurait en première ligne dans une inscription latine : *D. N. Jesus Christus S. Claræ a Cruce conspicuus adstat ejusque cordi triumphalia sin cruciatus necis que instrumenta carnis exstantia formis novo et ad hanc diem perenni prodigio imprimat.* Traduction : « Notre-Seigneur « Jésus-Christ apparaît à sainte Claire de la Croix et « imprime dans son cœur sous des formes de chair « les instruments triomphants de ses souffrances et de « de sa mort, par un prodige nouveau qui se voit « encore jusqu'à ce jour. » Le cœur de la sainte est encore à Montefalco où il a été photographié. Crucifix, clous, lance, éponge, colonne de flagellation, fouet, couronne d'épines, le tout y est merveilleusement distinct.

Sainte Véronique de Giuliani, canonisée par Grégoire XVI, est une autre cardiaque mystique. On a constaté sur les oreillettes : une croix, et sur un étendard barrant obliquement les lettres initiales des noms de Jésus et Marie ; puis sur la croix elle-même, celles des mots *carita* (charité) C, en haut, *umiltà* (humilité), V, sur le bras droit, *obedienza* (obéissance), O, sur le bras gauche, *fede e fedelti* (foi et fidélité), F, au cœur, à l'intersection, *patire e pazienza* (pâtir ou souffrir, souffrance et patience), au bas. Au-dessus de la croix, la couronne d'épines et la tunique de Notre-Seigneur entre deux flammes symbolisant l'amour de Dieu et l'amour du prochain. A droite de la croix, la colonne de flagellation, le fouet, les clous et le calice ; à gauche, le marteau, les tenailles, la lance et l'éponge ; sous la croix, c'est-à-dire à la pointe du cœur de la sainte, la lettre V (*volonta di Dio*, volonté de Dieu), couronnée des sept glaives de l'*addolorata* (mère des Sept-Douleurs).

Florida Cevoli dépassa encore les précédents stigmatifères Dans la cavité droite de son cœur, on releva : une croix avec trois glaives d'un côté et quatre de l'autre, les pointes tournées vers le divin gibet (les douleurs de Marie), les cinq plaies (2 au-dessus de la croix et 3 en bas, au dessous). Dans la cavité gauche, au centre, une blessure d'amour (stigmate) la traversant de part en part, et, resté dans cette plaie qu'il avait faite, le bout de la lance portant une croix à son extrémité. Au-dessus de la plaie : IHS et au-dessous MARIA. Le tout entouré des initiales des mots des vertus suivantes : C (charité), D (droiture d'intention) O (obéissance), C (constance dans le bien), E (élévation vers Dieu), M (mortification), M (modestie), PPPPPP (paix, patience, prudence, pauvreté, persévérance, pureté). Sur la portion d'artère aorte restée à la sortie du cœur, se trouvent imprimés d'autres stigmates représentant les deux cœurs accolés de Jésus et de Marie, unis et dominés par la croix et criblés de nombreuses blessures, deux croix, dont l'une environnée de flammes, la lettre P (*patire e pa-*

tienze, souffrance et patience) et la plaie du côté avec le glaive.

Je parlais un jour à un docteur de mes amis, de ces stigmates plastiques internes : il me dit qu'en admettant que ces phénomènes fussent vrais, ce qui, à ses yeux, était loin d'être démontré, et une fois la part faite « à la légende et à la superstition », ces phénomènes « ne pouvaient être que le résultat d'un épigra-« phisme par autosuggestion, d'un autographisme « pénétrant, que l'imagination et le système nerveux « hyperexcités par le fanatisme au paroxysme était « capable de provoquer chez certains mystiques « exceptionnels, une perturbation incrustante, durcis-« sante, modelante des tissus viscéraux. »

J'avoue que je trouve une différence extrême entre le *dermographisme* hypnotique, les hémorragies *cutanées*, les stigmates et autres phénomènes *éphémères* obtenus aux hôpitaux de Rochefort et de la Salpêtrière, et la stigmatisation *plastique*, *interne* et *persistante*, résistant même à la corruption du tombeau, dont je viens de citer trois exemples remarquables reconnus par l'église. Je répondrai avec M. le docteur Imbert-Gourbeyre (professeur à l'école de médecine de Clermont, commandeur de l'Ordre de Charles III), qui a traité si magistralement et si savamment toutes ces questions, qu'en dehors même de la reconnaissance par l'Eglise, il y a un autre gros mais :

« Florida Cevoli, comme Véronique, avait prédit le « jour de sa mort, dessiné les empreintes ou espèces « de sculptures miraculeuses de son cœur, et dit que « ces gravures ne réapparaîtraient dans l'organe que « quelques jours seulement après son décès. Effecti-« vement, à l'autopsie, on ne trouva aucun stigmate « du cœur; on le conserva alors dans un vase plein « d'eau pure et recouvert. Il ne se putréfia nullement, « et, au bout de huit jours, les incrustations stigma-« tiques y apparurent telles que Florida les avait « décrites et dessinées. Ce fait semble avoir eu lieu « tout exprès pour donner la réponse topique à la « suggestion par échéance. Impossible, en effet, « d'expliquer ce prodige par ce procédé. *Entre* la « suggestion et l'échéance de huit jours, il s'était « passé un *fait majeur* : Florida *était morte*, et je ne « cache pas que la suggestion ultra-fanatique ait la « vertu de ressusciter les morts, ni que l'autosugges-« tion, si c'est celle-ci qu'on invoque, ait pu opérer « *après le décès*. »

« Ces trois miracles s'imposent donc au respect des « catholiques, et même, aux libres-penseurs en vertu « du bon sens ».

§ *Autres faits à rapprocher*. — Plusieurs vierges chrétiennes, dans une vision de fiançailles, ont reçu aussi de Jésus-Christ, époux mystique des âmes, en signe d'union, de mariage, de véritables anneaux : « Sois désormais mon épouse dans la souffrance comme dans la joie », leur disait Notre-Seigneur.

Columba Schonath (1764) fut une de ces privilégiées. Des religieuses, témoins de son extase, lui virent au doigt (médius gauche) un anneau resplendissant qui disparut quelques instants après, laissant une raie rouge pour le reste de sa vie. Elles revirent l'anneau, ainsi que le provincial des dominicains qui *le toucha*, les jours de Noël et de Pâques. Reçurent également l'anneau nuptial du sauveur sainte Agnès, sainte Catherine, sainte Colette, sainte Thérèse et Madeleine de Pazzi, Marine d'Escobar, Véronique Giulani, Agnès de Jésus (de Zamorra, en Castille), Philotée (de Nuremberg) eurent aussi au doigt l'alliance mystique. Chez les unes, elle était brillante et parfumée, mais impalpable ; chez d'autres, elle consistait en un cordon d'or visible seulement de celles qui le portaient, sauf, exceptionnement certains vendredis ; chez d'autres, elle était en or du plus beau rouge ; chez d'autres enfin, elle était en un métal éclatant, aussi inconnu que la pierre purpurine de son chaton, et les grattures recueillies n'apprirent rien. Sur les chatons se voyaient quelques signes (croix, deux mains entrelacées, des inscriptions telles que « tu michi et ego tibi », « fides », le nom de Jésus en caractères hébreux). Ces épousées conservèrent leurs alliances presque jusqu'à leur mort. A quelques-unes, elles furent dérobées (quand elles étaient matérielles, cela va sans dire) pour guérir des malades.

Véronique Giulani portait alternativement « l'anneau d'amour » et « l'anneau de souffrance ». En guise de bague mystique, Marguerite Colonne et Marie-Benigne Pepe eurent des stigmates annulaires. L'alliance de Célestine Fenouil (de Manosque, Basses-Alpes, 1874), se trouve formée au quatrième doigt gauche par une série de petites croix rouges, et un cœur d'un rouge très vif, percé de trois glaives, figurant le chaton, brillait extraordinairement le dimanche. Marie-Julie Jahenny (de la Frandais, près Blain, Loire Inférieure) a gardé aussi à l'annulaire de la main droite, depuis 1874 jusqu'à aujourd'hui, un anneau modelé dans les chairs, à même elles, semblable à une bague de corail rouge qui serait enfoncée, incrustée dans la peau. Ajoutons encore que ces mariages mystiques sont pour la plupart reconnus par l'Eglise.

Terminons par des faits plus déconcertants, si possible : ce sont les rénovations, échanges, extractions et même absences de cœur, chez plusieurs stigmatifères qui avaient demandé avec instance et ferveur

d'avoir un cœur pur. A la suite de cette prière ardente, le Seigneur retira le cœur à la bienheureuse Catherine de Racconigi, à la mère Agnès de Jésus, à Jeanne Rodriguez, le purifia et le remit ensuite en place au bout d'un temps plus ou moins long. A sainte Gertrude, à sainte Catherine de Sienne, à Vittoria Angelini et à la bienheureuse Marie Alacoque, Jésus-Christ enleva le cœur de leur poitrine et y substitua le sien. Ces deux derniers genres de merveilles sont, comme les précédents, attestés formellement par l'Eglise ; les béatifications, les canonisations et les prières des offices en font foi. Les plaies béantes, des ouvertures au côté, à la poitrine, (ensuite les cicatrices), les douleurs, la mort apparente observées chez les extatiques ne sont-elles pas des preuves matérielles suffisantes pour croire à l'extraction réelle et physique du cœur ? Car les extases ont eu des témoins qui ont imbibé des mouchoirs (encore conservés aujourd'hui) du sang qui ruisselait lors de ces blessures à hémorragies.

Enfin chez Prudentienne Ragnoni, Passidée, la bienheureuse Jeanne-Marie Bonomi, l'absence complète du cœur aurait même été constatée par les médecins du vivant de ces stigmatisées (disparition absolue des battements cardiaques) et après leur mort l'autopsie ayant permis de constater sinon l'absence du viscère, du moins son ratatinement tout aussi miraculeux en une pellicule desséchée).

Voilà des phénomènes que doivent renoncer à expliquer les occultistes, les spirites et les théosophes. Ils ne rentrent plus dans leurs théories.

H. LOUATRON.

LA MÉDIUMNITÉ GUÉRISSANTE

En l'année 1829, il vint à Wurtzbourg, ville considérable de Bavière, un saint prêtre, le prince de Hohenlohe. Des infirmes et des malades allèrent lui demander, pour obtenir du ciel leur guérison, le secours de ses prières.

Il invoqua sur eux les grâces divines, et bientôt on vit un grand nombre de ces infortunés guéris tout à coup. Le bruit de ces merveilles a retenti au loin. L'Allemagne, la France, la Suisse, l'Italie, une grande partie de l'Europe en sont instruites. De nombreux écrits sont publiés, qui en perpétueront le souvenir. Parmi les témoignages authentiques et dignes de foi qui certifient la réalité des faits, il suffit ici d'en transcrire quelques-uns dont l'ensemble forme une preuve convaincante.

Voici d'abord un extrait de ce qu'a écrit sur ce sujet M. Scharald, conseiller de légation à Wurtzbourg, et témoin d'une grande partie des choses qu'il rapporte :

« Depuis deux ans, une princesse de dix-sept ans, Mathilde de Schwartzemberg, fille du prince de ce nom, se trouvait dans la maison de santé de M. Haine, à Wurtzbourg. Il lui était absolument impossible de marcher. En vain les médecins les plus fameux de France, d'Italie, d'Autriche, avaient épuisé toutes les ressources de leur art, pour guérir la princesse de son infirmité. Seulement, M. Haine, qui s'était inspiré des lumières du célèbre médecin, M. Texor, avait réussi, à force de soins prodigués à la malade, à la mettre en état de se tenir debout ; elle-même, en faisant des efforts, était parvenue à exécuter quelques mouvements comme pour marcher, mais sans marcher réellement. Et bien ! le 20 juin 1821, elle a quitté le lit tout d'un coup et marché très librement.

« Voici comment la chose est arrivée. Le prince de Hohenlohe alla le matin, vers dix heures, faire une visite à la princesse, qui demeure chez M. Reinach, doyen du chapitre. Lorsqu'il fut entré dans son appartement, il lui demanda, comme en conversation, en présence de sa gouvernante, si elle avait une foi ferme que Jésus-Christ pût la guérir de sa maladie. Sur sa réponse qu'elle en était intimement persuadée, le prince dit à la pieuse malade de prier du plus profond de son cœur et de mettre en Dieu sa confiance.

« Quand elle eut cessé de prier, le prince lui donna sa bénédiction et lui dit : « Allons, princesse, levez-vous ; à présent, vous êtes guérie et vous pouvez marcher sans douleurs... « Tout le monde de la maison fut appelé sur-le-champ. On ne savait comment exprimer son étonnement d'une guérison si prompte et si incompréhensible. Tous tombèrent à genoux dans la plus vive émotion et chantèrent les louanges du Tout-Puissant. Ils félicitèrent la princesse sur son bonheur, et joignirent leurs larmes à celles que la joie faisait couler de ses yeux.

« Cette nouvelle, en se répandant par la ville, y a jeté l'étonnement. On courait en foule pour s'assurer de l'événement par ses propres yeux. Le 21 juin, la princesse s'était déjà montrée en public. On ne saurait peindre le ravissement qu'elle éprouva en se voyant sortie de son état de souffrances cruelles.

« Le 25, le prince de Hohenlohe a donné un autre exemple notable de la grâce qu'il possède. L'épouse d'un forgeron de la rue Semmels ne pouvait plus entendre même les coups des plus gros marteaux de sa forge. Elle a été trouver le prince dans la cour du presbytère Rang, et l'a supplié de la secourir. Pendant qu'elle était à genoux, il lui imposa les mains sur la tête, et, ayant prié quelque temps les yeux élevés

vers le ciel, il la prit par la main et la releva. Quel fut l'étonnement des spectateurs quand cette femme, en se relevant, dit qu'elle entendait sonner la cloche de l'église ! En retournant chez elle, elle ne se lassait pas de raconter à tous ceux qu'elle rencontrait ce qui venait de lui arriver.

« Le 26, une personne illustre (le prince royal de Bavière) (1) a été guérie sur-le-champ d'une maladie qui, selon les règles de la médecine, devait demander beaucoup de temps et donner beaucoup de peines. Cette nouvelle a porté une vive joie dans le cœur des habitants de Wurtzbourg.

« Le prince de Hohenlohe n'a pas moins bien réussi dans la guérison d'une malade qu'il avait essayé deux fois de guérir, mais qui, à chaque fois, n'avait obtenu qu'un léger soulagement. Cette guérison s'est opérée sur la personne de la belle-sœur de M. Broili, négociant. Elle était depuis longtemps affligée d'une paralysie très douloureuse. La maison a retenti de cris de joie. Le même jour, la vue a été rendue à la veuve Balsano, qui depuis plusieurs années était complètement aveugle. Je me suis convaincu par moi-même de ce fait.

« A peine sorti du spectacle de cette scène touchante, je fus le témoin d'une autre cure, opérée dans la maison de M. le général D... Une jeune femme était si grièvement estropiée de la main droite, qu'elle ne pouvait s'en servir ni l'étendre. Elle fit sur-le-champ l'épreuve de sa parfaite guérison en enlevant de la même main une chaise fort lourde

« Le même jour, un paralytique dont le bras gauche était tout à fait dépéri, a été complètement guéri. Une cure de deux autres paralytiques se fit immédiatement après. Elle fut aussi complète et plus prompte encore.

« Le 28, j'ai vu par moi-même avec quelle promptitude et quelle solidité le prince de Hohenlohe guérit les enfants. On lui en avait apporté un de la campagne, qui ne pouvait marcher qu'avec des béquilles. Peu de minutes après, cet enfant, transporté de joie, courait sans béquilles dans la rue. Sur ces entrefaites, un enfant muet, qui ne pouvait faire entendre que quelques sons inarticulés, fut amené au prince. Quelques minutes après, l'enfant se mit à parler. Bientôt une pauvre femme apporta sur son dos sa petite fille, estropiée des deux jambes. Elle la déposa aux pieds du prince. Un moment après, il rendit l'enfant à sa mère, qui vit alors sa fille courir et sauter de joie.

« Le 29, une femme de Neustadt, paralytique et aveugle, lui fut amenée dans une charrette. Elle était aveugle depuis vingt-cinq ans. Environ à trois heures de l'après-midi, elle se présenta au château de la résidence de notre ville pour implorer le secours du prince de Hohenlohe, au moment où il entrait dans le vestibule qui est construit en forme d'une grande tente. Tombant aux pieds du prince, elle le supplia, au nom de Jésus-Christ, de lui accorder son secours.

Le prince pria pour elle, lui donna sa bénédiction, et lui demanda si elle croyait bien fermement qu'au nom de Jésus elle pût recouvrer la vue. Comme elle répondait oui, il lui commanda de se relever. Elle se retira. Mais à peine était-elle éloignée de quelques pas, que tout d'un coup ses yeux s'ouvrirent. Elle vit et elle donna toutes les preuves qu'on lui demanda de la faculté qu'elle venait de recouvrer. Tous les témoins de cette guérison, parmi lesquels étaient un grand nombre de seigneurs de la cour, furent ravis d'admiration.

« La cure d'une femme de l'hôpital civil, que l'on avait apportée au prince, n'est pas moins étonnante. Cette femme, nommée Elisabeth Laner, fille d'un cordonnier, avait la langue si vivement affectée, qu'elle était quelquefois quinze jours sans pouvoir articuler une seule syllabe. Ses facultés mentales avaient beaucoup souffert, elle éprouvait d'affreuses douleurs. Elle avait presque perdu l'usage de ses membres, en sorte qu'elle était dans son lit presque comme une masse. Eh bien ! cette pauvre malheureuse s'est rendue aujourd'hui à l'hôpital sans le secours de personne. Elle jouit de tous ses sens comme elle en jouissait il y a douze ans, et sa langue est si bien déliée que personne dans l'hospice ne parle avec autant de volubilité qu'elle.

« Le 30, dans l'après midi, le prince a donné un exemple extraordinaire de guérison. Un chariot, autour duquel s'étaient rassemblés des milliers de spectateurs, était venu de Musmerstadt. Dans ce chariot était un pauvre étudiant perclus de ses bras et de ses jambes, dépéri d'une manière effrayante.

« Le prince, supplié par ce malheureux de le soulager, vint au chariot. Il pria environ cinq minutes, les mains jointes et élevées vers le ciel, parla plusieurs fois à l'étudiant, et enfin lui dit : » Levez-vous ! au nom de Jésus-Christ. » L'étudiant se leva effectivement, mais avec des douleurs qu'il ne put dissimuler. Le prince lui dit de ne pas perdre confiance. L'infortuné, qui, quelques minutes auparavant, ne pouvait remuer ni bras ni jambe, se tint alors droit et parfaitement libre sur son chariot. Puis, tournant vers le ciel ses yeux, où l'on voyait peinte la plus tendre reconnaissance, il s'écria : « O Dieu ! vous m'avez secouru ! » Les spectateurs ne purent retenir leurs larmes.

« Les guérisons miraculeuses opérées à Wurtz-

(1) Plus tard Maximilien II (Père de l'infortuné Louis II).

bourg par le prince von Hohenlohe pourraient fournir des sujets pour plus de cent tableaux d'ex-voto ».

Après cette relation, une autre, non moins importante, réclame notre attention. Elle est de M. Onymus, professeur à l'Université de Wurtzbourg. Voici des extraits de son récit :

« Ayant été témoin oculaire de quelques-unes des guérisons, je crois avoir le droit d'en dire mon avis, d'autant plus que je me suis toujours montré l'ennemi de tout ce qui tenait de près ou de loin à la superstition...

« Depuis le 20 juin de cette année (1821), il s'est passé des événements très remarquables dans la ville de Wurtzbourg. Le prince de Hohenlohe guérit les malades par ses prières... La foule est considérable à sa porte. De tous côtés, on y amène des malades, des aveugles, des boiteux, des paralytiques, des sourds, des muets. Les victimes des maladies qui affligent notre malheureuse humanité entourent depuis le matin jusqu'au soir la maison qu'il habite. A dix heures du soir, la place qui est devant cette maison n'est pas encore vide. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine, à l'aide des agents de la police, qu'on peut parvenir jusqu'à lui. On pénètre jusque dans ses appartements les plus retirés, et à peine peut-il trouver un siège pour s'asseoir, et cependant il ne paraît jamais fatigué. Il ne refuse son concours à personne, fût-ce même au plus pauvre des mendiants, au malade le plus dégoûtant. Lorsqu'il sort de chez lui, ce n'est pas seulement pour porter du secours dans les palais des grands, ou dans les maisons des riches. Il se rend de préférence dans la cabane du pauvre. Quand il prie, on voit que sa prière part du fond du cœur ; il prie avec tant d'ardeur qu'il paraît quelquefois prêt à tomber en faiblesse. (Ce trait est caractéristique.)

« Arrivé à Wurtzbourg dans les premiers jours de 1821, il alla s'établir chez M. Deppish, curé de Hang. Pendant son séjour, il vit la princesse de Schwartzemberg, qui depuis un an était venue faire usage de la machine du Dr Haine, pour redresser ses membres contrefaits par la maladie. Depuis huit ans, elle ne pouvait ni marcher ni se tenir debout. Ses jambes étaient serrées l'une sur l'autre. Elle avait épuisé inutilement l'art des médecins les plus habiles de Paris, de Vienne et d'ailleurs. Je suis témoin que, le 18 et le 19 juin, il fallait encore la mettre à table et l'en ôter.

« Le prince de Hohenlohe, dans une visite qu'il lui fit le 20, lui dit : « Je crois que je pourrais vous procurer du soulagement si vous aviez une foi vive et « une confiance inébranlable en Dieu. Je suis sûr « qu'au nom de Jésus vous pourriez guérir. » A cette visite, le prince était accompagné d'un paysan estimable, nommé Martin Michel, d'Untervittighausen, dans la principauté de Bade. Ils se mirent tous deux à prier en faveur de la princesse qui joignit ses prières aux leurs. Quand la prière fut finie, le prince demanda à la malade si elle croyait fermement que Dieu pût la soulager, et si elle promettait bien sincèrement, en cas que la santé lui fût rendue, de la consacrer tout entière à la gloire de Dieu, au service du prochain et à sa propre sanctification. Elle répondit : « Je le promets de tout mon cœur et suis fermement résolue à tenir ma promesse. » Alors le prince lui dit : « Eh bien ! levez-vous et marchez sans appui. » A ces mots, la princesse se leva, fit quelques tours dans la chambre, essaya de monter et descendre les escaliers, et fut enchantée du résultat de l'essai de ses forces.

« Cet heureux événement causa la plus agréable surprise à toutes les personnes de la maison, qui se trouvèrent saisies d'un tremblement religieux. Le dimanche 24, la princesse se rendit à l'église de Hang, pour assister au sermon. Tous ceux qui la virent marcher ne pouvaient revenir de leur surprise. Depuis ce moment, elle conserve l'usage de ses jambes.

ANDRÉ PEZZANI.

(*La Paix Universelle.*)

GLOSSAIRE DE L'OCCULTISME
ET DE LA MAGIE

L

Larves. — Etres malfaisants du monde invisible, de l'astral, qui ont des formes très diverses et, parfois, très répugnantes. — Ces êtres s'attachent au corps de l'homme comme de véritables parasites et vivent de sa substance. — La larve doit être connue des humains, car ce n'est pas un être chimérique ; les peuples de l'Antiquité ne l'ignoraient pas. — Nous pourrions mentionner ici des exemples très frappants qui démontreraient la réalité de ces êtres, mais nous ne le ferons point parce qu'il nous faudrait entrer dans des développements que ne comporte point le cadre de notre travail. — Cf. — *Dictionnaire d'Orientalisme* et *d'Occultisme*, 2 vol. in-12, Paris, Chamuel.

Laurier. — Cet arbre, dédié à Apollon, met, d'après Apulée, les hommes à l'abri des mauvais Esprits. Les feuilles du Laurier sont utilisées en magie et le bois de cet arbuste sert à faire des petits cubes pour pratiquer la *Cubamancie* ou *Astragalomancie*, dont nous avons parlé ici même (voir *Glossaire de la Divination*).

Lechies. — Divinités agrestes qu'on assimile aux faunes et aux satyres ; elles attiraient les voyageurs au

fond des bois, puis les chatouillaient pour les faire rire, jusqu'à ce que la mort s'en suivît. En Russie, on croit encore aujourd'hui aux Lechies.

Lémures. — Génies malfaisants que les Etrusques et, après eux, les Romains identifièrent avec les Larves et parfois les *Lares* et les *Mânes ;* ce sont des Elémentals ou des Esprits élémentaires mauvais qui viennent tourmenter les vivants surtout pendant leur sommeil.

Leucophylle. — Plante qui passait dans l'antiquité pour posséder des vertus magiques; par exemple, quand elle était cueillie à certaines heures de la lune, elle préservait les femmes des infidélités de leur mari.

Lévitation. — Ce terme sert à désigner l'action d'un corps suspendu dans l'air sans le secours (apparent du moins) d'un agent quelconque; la lévitation est donc le soulèvement spontané d'un corps, du corps d'une personne par exemple qui se tient dans l'air suspendu un certain temps. Nous avons vu le fait, nous avons vu passer la main sous les pieds d'un homme, d'une table, d'un fauteuil, d'un canapé qui étaient tenus en suspension dans l'air.

Depuis un temps immémorial, on a pu constater les phénomènes de lévitation dans les contrées les plus diverses; les histoires religieuses de presque tous les pays constatent de nombreux cas de lévitation de leurs *saints* personnages, car tous les hommes ne sont pas aptes à produire ce phénomène; les personnes ayant cette faculté sont ce que nous nommons aujourd'hui des *médiums*.

Bien que nous croyions que le lecteur ajoute foi à nos paroles, nous mentionnerons cependant à l'appui de ce que nous venons de dire l'opinion d'Apollonius de Thyane sur le sujet :

» J'ai vu, dit-il, ces Brahmes de l'Inde qui habitent sur la terre et qui n'y habitent pas, qui ont une citadelle sans murailles et qui ne possèdent rien et cependant possèdent tout. »

Or il faut entendre par ces mots « qui habitent sur la terre et qui n'y habitent pas » le phénomène de *lévitation*, le dégagement du double, etc., etc. La science des Brahmes lui fut parfaitement démontrée, aussitôt que ceux-ci connurent le but de sa visite.

Dès qu'il fut en leur présence, le chef de la caste lui dit : « Les autres hommes ont besoin de demander aux étrangers, qui ils sont, d'où ils viennent et ce qu'ils désirent. Nous, au contraire, comme preuve première de notre savoir, nous connaissons tout cela, jugez-en plutôt ! »

Alors le *clairvoyant* Brahme raconta à Apollonius les principaux événements de sa vie, lui parla de sa famille, de son père, de sa mère, de ce qu'il avait fait, etc., etc. Apollonius, frappé d'étonnement, supplia alors les Brahmes de vouloir bien l'initier à une science aussi profonde, aussi surhumaine, ce qui lui fut accordé. Après avoir accompli ses années d'épreuves, il revint en Europe, où sa clairvoyance et les guérisons qu'il opéra émerveillèrent tout le monde. Un jour, dans une conférence qu'il faisait à Ephèse, il se recueillit, fixa un point de l'espace, et s'écria tout à coup : « Frappe le tyran, frappe ! »

Puis, se tournant vers les Ephésiens assez étonnés, il leur dit : « Domitien n'est plus, le monde est délivré de son infâme oppresseur ! »

Quelques jours après, les Ephésiens apprirent qu'au jour et à l'heure où Apollonius avait eu cette vision à Ephèse, le tyran avait été assassiné à Rome.

Après l'autorité d'Apollonius de Thyane qui vivait au premier siècle de l'ère chrétienne, nous allons citer Maria d'Agreda, la célèbre mystique espagnole, qui vivait au XVIIe siècle. — Née en 1602, l'auteur de la *cité mystique de Dieu* entra à dix-huit ans au couvent de Burgos, où elle produisit des phénomènes de lévitation, d'apport et de dédoublement si fréquents, que Philippe IV d'Espagne entama avec elle une correspondance qui se poursuivit sans interruption de longues années (cette correspondance a été publiée en partie en 1855 seulement).

Nous mentionnerons enfin le célèbre médium Danglas Home, qui possédait à un haut degré le pouvoir de lévitation, comme on va voir.

(*A suivre*) JEAN DARLÈS.

ÇA ET LA

Les petites superstitions

M. Paul Deschanel a choisi pour date de son mariage à la mairie, un 13. Se marier un 13 ! le président de la Chambre des députés a trop d'amis pour que, dans le nombre, il ne s'en trouve pas qui aient la crainte de ce chiffre 13. Ils se diront, pour se rassurer, qu'un seul mariage compte vraiment : le mariage à l'église. L'autre n'étant, en somme, qu'une formalité de l'état-civil, le jour fixé pour l'accomplir importe peu.

Ce chiffre 13, chiffre « effrayant », l'est surtout à table. Il fut, dans tous les temps, l'effroi des maîtresses de maison. Elles savent bien que si elles passent outre, il se trouvera certainement, parmi leurs invités, quelqu'un d'accessible à la superstition. Et alors c'est, pour trouver un quatorzième convive, et le trouver de suite, un prodige d'ingéniosité. La comédie, à maintes reprises, s'est emparée de la situation, nous montrant un invité se faisant excuser au dernier moment, alors qu'un quatorzième, réquisitionné dans le voisinage, fait enfin son entrée. Un de plus, un de moins... c'est à recommencer car on est toujours treize !

Il est donc bien terrible, le chiffre fatidique ! Les dictionnaires vous diront qu'un 13 furent publiées les lettres

patentes de François Ier abolissant l'imprimerie .. Un 13 moururent le duc d'Epernon, le duc de Berry, le duc de Créquy, le peintre Le Brun, le chancelier de L'Hopital, Boileau, Mahomet, Montalembert, Murat, roi de Naples; le tsar Alexandre II, assassiné en 1881 par les nihilistes; Champfort et Rivarol ; Bourdaloue, Cuvier, Duguesclin, Montaigne, Cromwell, Kellermann, Florian, Mallebranche et, dans les temps lointains, Titus, qui, ce jour-là, perdit sa journée et la vie... Il est vrai que naquirent un 13 le roi Henri IV, Favart, Fortoul, Mac-Mahon, le duc de Broglie. Si, un 13, les vœux monastiques et les ordres religieux furent supprimés par l'Assemblée nationale, c'est également un 13 que la Corse se donnait à la France.

Dans la vie, tout se compense, et en faisant le compte, on trouverait que les événements heureux sont en nombre égal ou presque aux malheureux. Mais nous sommes ainsi faits : nous oublions les beaux jours pour ne nous souvenir que de ceux qui nous ont apporté la douleur. C'est ainsi que le nombre 13 demeure redouté. On a perdu le souvenir de ses bienfaits et l'on craint ses menaces. Le touriste qui visite Rome et se promène dans les rues en regardant un peu à droite et à gauche est surpris de voir combien peu de maisons portent le numéro 13. Presque toutes les maisons qui devraient le porter sont marquées 12 *bis*. En France, il en va de même et l'on trouve, non seulement des 11 *bis*, mais encore des 114 *bis* en très grand nombre. Les propriétaires craignent d'éloigner les locataires superstitieux.

L'Allemagne, la savante et curieuse Allemagne elle-même n'est pas au-dessus de ce préjugé. A Francfort, par exemple, il suffit d'une simple pétition à l'autorité municipale pour que soit évité le chiffre porte-guigne.

Après le 13, qui est honni ? c'est le vendredi.

Il n'y a pas encore bien longtemps, le peuple était convaincu que les exécutions capitales n'avaient jamais lieu un vendredi. Il fallut, pour le détromper, les exécutions de Fieschi, Pepin, et Moret, sous Louis-Philippe ; de Verger, l'assassin de l'archevêque de Paris, sous l'Empire; ensuite de Papavoine, de Gamahut et de quelques autres... D'ailleurs, qu'un condamné soit guillotiné un vendredi ou bien le lendemain, la malechance pour lui demeure la même, on en conviendra volontiers.

Certaines personnes prétendent, au contraire, que le vendredi leur porte bonheur. M. Rochard, le directeur du Châtelet, lui attribue une influence heureuse sur la destinée des ouvrages qu'il lance. M. Porel croit sincèrement à la vertu du vendredi. Seulement, pour lui, le vendredi n'est pas jour de première, mais de répétition générale. Il a donné la répétition générale de *Madame Sans-Gène* un vendredi. C'est de ce moment que ce jour lui est devenu « jour fétiche ». Il avait tout combiné pour répéter généralement un vendredi *Sylvie ou la Curieuse d'amour*. De tels remaniements furent exigés qu'il ne put maintenir son jour, bien que l'on prolongeât les répétitions jusqu'après trois heures du matin. Pour le *Bon Juge*, par exemple, il eut son vendredi. L'on était prêt à passer la veille, il préféra faire relâche. On est fétichiste ou on ne l'est pas.

Et on l'est bien, je vous assure, dans le monde du théâtre. Nulle part ailleurs on n'est superstitieux davantage. Judic croit aux clous trouvés par terre pendant les répétitions. Ils lui sont heureux présage, non point pour elle, qui a toujours entraîné le succès, mais pour l'auteur. Mme Sarah Bernhardt a également le culte du fétichisme, non point seulement au théâtre — elle remit au 15 mars la première de l'*Aiglon*, qui tout d'abord était fixé au 13, — mais encore à la ville. Ainsi, après l'opération qu'elle subit, il y a trois ans, rue d'Armaillé, dans la maison de santé du docteur Pozzi, elle prit l'horreur subite de ses opales, les merveilleuses opales qui larmaient et ruisselaient le long de ses dix doigts; elles l'avaient trahie, disait-elle ; elle ne voulait plus les voir les pierres traîtresses ! Toutes ses bagues furent envoyées chez le joaillier et, à la place des gemmes, des opales maudites, on enchâssa tout un jeu de turquoises, la turquoise, la pierre qui porte bonheur. Mme Sarah Bernardt eut désormais des mains céruléennes.

L'image du paon est réputée généralement de très mauvais augure. Un acteur qui chausse des souliers neufs pour son rôle gâte ses effets de scène, celui qui dépose son parapluie sur la table du régisseur pendant une répétition risque fort de porter malheur à la pièce, de même un musicien qui joue d'une clarinette jaune... Et ce n'est pas tout, chaque artiste, depuis l'étoile jusqu'au dernier des mastuvus, ayant sa petite superstition personnelle, qu'il entretient jalousement et dont pour rien au monde il ne voudrait démordre. Mais la palme, pour le fétichisme, est sans contredit pour nos ballerines, les Italiennes surtout.

***

La Pipe prophétique

La Pipe prophétique c'est la pipe du président Krüger. Voici son histoire :

Il y a quelques années, « Oom Paul » acheta d'une mulâtresse une magnifique pipe en écume de mer. Cette pipe n'était pas, d'après celle qui la vendit, une pipe ordinaire, car elle avait le don, peu commun dans ces sortes d'instruments, de prédire l'avenir.

« Maintes fois votre pipe aura des accidents, dit la mulâtresse au vieil homme d'Etat, et chacun sera le signe d'une époque importante dans votre existence ».

Or, voici qu'en 1881, un peu avant les évènements qui marquèrent cette année-là, le tuyau de la pipe se brisa. Quelque temps avant le raid Jameson, Krüger en écorna fortement le fourneau; enfin, au moment du départ de « Oom Paul » pour la conférence de Bloemfontein où se décida le sort de l'Afrique du Sud, la pipe tomba et s'écrasa en mille morceaux.

***

Encore une maison hantée

Rome n'a pas voulu être au-dessous de certaines grandes villes qui ont eu leurs maisons hantées, comme Paris, comme Marseille où les esprits frappeurs se livraient tout dernièrement encore à de macabres plaisanteries, comme enfin cette petite ville anglaise qui, il y a quelques semaines, attirait une foule de curieux par l'apparition d'une tête à la fenêtre d'une maison vide.

Rome, aux apparitions macabres, a préféré les esprits frappeurs.

Ils se sont installés place Santa Croce in Gerusalemme, via G. N° 24, 3e escalier, logement 5, — logement habité par la famille du vice-directeur de la succursale de la coopérative des employés de chemins de fer, M. Emilio Barbieri... Nous précisons car, en matière de faits merveilleux, il faut mettre les points sur les *i*.

Donc cette famille entendait depuis quelque temps le

bruit de corps violents frappés dans un mur de chambre à coucher.

La police fut prévenue. On visita l'immeuble et les maisons voisines : on fouilla les caves et les égouts ; on surveilla les conduites d'eau et de gaz. Les bruits se répétaient et la police, pas plus que les ingénieurs de la Ville, n'en découvraient la cause.

La maison appartenant à la Banque d'Italie, cet établissement envoya un de ses ingénieurs sur les lieux. Il entendit les coups, mais ne put en expliquer la provenance.

Dans tout le quartier la nouvelle se répandit que les esprits hantaient l'immeuble et ce fut pendant toute la journée d'hier un va-et-vient de curieux ou de sceptiques qui voulaient constater le phénomène par leurs propres oreilles.

Il fallut installer des gardes à la porte du logement et de l'immeuble.

La police et la Banque ont continué leurs recherches. Des travaux de fouilles ont été exécutés dans le sous-sol. On a poussé les explorations jusque sous le panorama installé aux environs et on ne s'est arrêté que devant la crainte d'un éboulement. On n'a rien découvert et les esprits continuent à frapper.

Les murailles ont été sondées sans résultat.

Les coups persistent.

Aussi les conjectures vont-elles leur train. Les bonnes femmes du quartier croient à l'installation sous terre d'un atelier de faux monnayeurs ; les mieux informés ajoutent que ce sont des contrebandiers qui creusent un souterrain sous la porte Saint-Jean afin d'entrer leurs marchandises à l'insu des gabelous.

Des spirites ont été convoqués ; les meilleurs médiums ont déclaré qu'ils y perdaient l'esprit.

Enfin, la famille Barbieri, vivement impressionnée, a fait venir le curé de Saint-Jean qui, avec de l'eau bénite, a essayé d'exorciser les esprits de la muraille. Les bruits se sont montrés réfractaires, même à l'eau bénite, et après avoir récité des prières, le prêtre a avoué qu'il y perdait son latin.

Bref, le représentant de la Banque, M. Massimini, a décidé de faire enlever les fausses portes de la maison voisine dont la construction est suspendue. Et enfin l'ingénieur de la Banque a résolu de faire abattre le mur mystérieux si les esprits ne cessent pas leur tapage.

La vie d'une possédée

RAPPORTS MERVEILLEUX DE MADAME CANTIANILLE B** AVEC LE MONDE SURNATUREL, PAR M. L'ABBÉ J. C. THOREY, PRÊTRE DU DIOCÈSE DE SENS.

CHAPITRE QUATRIEME (*suite*)

« Non, je ne crierai plus, non je ne reculerai pas » ; et faisant un effort surhumain, je franchis comme un trait ce long couloir, qui devenait à chaque pas plus obscur et plus étroit. Malgré mes efforts, mon épouvante redoublait, et j'allais peut-être m'enfuir, quand tout à coup la terre se dérobant sous mes pieds, je tombai dans un abîme dont je ne pouvais apprécier la profondeur.

Je fus un instant étourdie de cette chute, sans cependant me décourager. Une pensée infernale venait de me traverser l'esprit. « Ah ! ils veulent m'effrayer !... Ils verront si je crains les démons... » Et je me levai aussitôt pour chercher une issue. Mais... voilà que de tous côtés des flammes apparaissaient !... Elles approchaient de moi comme pour me brûler... Et, au milieu de ce feu (je frissonne encore d'y penser), les démons hurlant, criant, blasphémant...

J'étais en enfer !!! Quelle terreur !!!... mais en même temps aussi quelle haine s'empara de mon âme !... Haine contre le ciel !... haine contre l'enfer lui-même... Je ne pouvais pardonner à ma bonne mère de ne m'avoir pas retenue sur le bord de ce précipice... Hélas ! elle m'avait bien retenue, pauvre mère ; elle m'avait rappelée bien des fois ; c'était moi, ingrate... qui lui avais tourné le dos sans lui répondre... J'avais voulu voir... Et je ne voyais que trop.

« Que me veux-tu, dis-je à Lucifer ? Parle... »

« Je veux que tu sois la présidente de notre association... Je veux que tu nous aides à haïr Dieu... Je veux que tu renonces à Marie... Je veux que tu jures ici d'être à nous avec nous, partout et toujours... » Je promis tout, excepté de renoncer à ma bonne mère. Je ne pouvais consentir à me séparer ainsi de ma belle Dame d'autrefois. Après mille discussions, ils acceptèrent donc que je ne quitterais pas mon scapulaire pour le moment ; car, c'était en m'arrachant ce saint habit, qu'ils voulaient me faire rompre tout engagement avec celle qui me l'avait donné et que j'aimais toujours malgré mes fautes.

A peine eus-je fait ces promesses, que le feu s'éteignit subitement. Je ne vis plus rien, mais une main saisit la mienne : c'était la main du prêtre qui m'avait livrée ; je le reconnus et il me causa un mouvement d'horreur et de haine.

« Ne me fuis pas, me dit-il, je t'apporte le bonheur et la grandeur : regarde. » Je me retrouvais au milieu des associés, dans cette salle qu'on avait embellie pendant mon absence. Un repas somptueux était servi ; on m'y donna la place d'honneur et, vers la fin, au moment où tout le monde était échauffé par le vin et les liqueurs, et surexcité par la musique, je fus nommée présidente, à l'unanimité. Ce prêtre qui m'avait perdue fit ressortir en quelques mots le courage que j'avais montré dans ces terribles épreuves, et, au milieu de mille bravos, j'acceptai ce malheureux titre de présidente... Ma bonne mère était bien triste ; mais que me faisait, à moi, son chagrin !... Ce concert d'applaudissements m'en dédommagerait ; et, du reste, n'étais-je pas à la tête de plusieurs milliers de personnes qui allaient m'obéir au moindre signe ? Je n'eus donc plus qu'une seule pensée : mériter leur confiance et leur soumission... Je n'ai malheureusement que trop bien réussi... »

C'était donc là que l'enfer voulait l'amener ! Hélas ! A seize ans, comment aurait-elle résisté, fascinée comme elle l'était depuis dix-huit mois, et par les démons, et par ce prêtre qui les aidait si bien ? La pauvre enfant n'avait plus de libre arbitre que ce qui était nécessaire pour qu'elle pût être coupable ! D'un autre côté, sans l'abandonner tout à fait, la sainte Vierge néanmoins ne la suivait plus constamment, et souvent Cantianille en était contente. Elle sentait moins ses

remords, loin de sa bonne mère, dont les embrassements devenaient pour elle autant de reproches. Mais parfois aussi, comme elle souffrait de ses absences ! Son cœur ardent, violemment attiré par le mal, repoussé violemment par les remords, en même temps qu'attiré vers Dieu par l'amour, et repoussé par l'effroi. son cœur était déchiré bien cruellement... Que de larmes elle répandait, dans les allées du jardin, avec ses compagnes de fautes et de douleurs, quand, après ces affreuses nuits elles se retrouvaient ensemble, effrayées du passé, plus effrayées encore de l'avenir !! Pauvres enfants ! ! Cantianille a laissé de ces déchirements comme des traces sanglantes, dans bien des pactes que le démon lui faisait écrire, pour l'enlacer de plus en plus. Le 22 juillet 1841, elle écrivait : « J'ai dix-sept ans aujourd'hui, dix-sept ans ! le bel âge pour une jeune fille innocente ! Age de bonheur que je ne connaîtrai jamais ! Douces jouissances que je ne dois pas posséder ! Tout bonheur m'est ravi désormais ! Le bonheur !... que dis-je?... Le bonheur ! C'est un vain mot pour moi ! Il ne me reste plus d'espoir ! Il ne me reste plus que la vengeance ! ! »

Et plus loin, parlant du sang de Jésus-Christ, elle écrivait : « Sang précieux de Jésus, que j'aurais tant aimé ! » Ou encore, rapprochant sa vie de la vie ordinaire d'une jeune fille de son âge : « Il y a déjà quatre ans, écrivait-elle, quatre ans de douleurs et de tortures !.. Et je ris, je chante avec mes compagnes, je parais heureuse !... » — Et elle maudissait ce prêtre. — « Je sens que j'aurais si bien aimé le bon Dieu ! ce Dieu que je blasphème et que j'aurais tant aimé !... »

« Moi, disait elle une autre fois, le jour de Noël 1850, je vengerai la Cantanille qui aurait tant aimé ce Dieu que je déteste ! » Incroyable mélange d'amour et de haine... qui se manifestait partout. Dans une communion mauvaise, faite sous l'impulsion de Satan, en dérision de Dieu, qu'elle y recevait, Cantianille priait avec un amour immense. Elle avait, pour ce Dieu qu'elle contristait si fort, des élans de tendresse aussi violents que son désespoir ! Elle se retrouvait telle que le jour de sa première communion. Recevait-elle quelque grâce extraordinaire ? Transportée de reconnaissance dans le moment même, elle signait quelque promesse affreuse un instant après. Son cœur, c'était, en un mot, le ciel et l'enfer, sans transition.

Si Dieu profitait de ces moments d'amour ardent pour la combler de faveurs, le démon, de son côté, profitait de ses accès de désespoir, pour lui faire contracter une foule d'engagements : — Promesse de se donner à lui, corps et âme — Promesse de ne jamais prier. — Promesse de ne jamais se confesser. — De ne jamais prendre d'eau bénite, etc. Quelquefois Cantianille criait grâce : elle le supliait de ne pas être si exigeant, et le monstre, s'il la laissait reposer quelques jours, ce n'était que pour la poursuivre avec plus d'acharnement ensuite. Non seulement tous les mois, comme elle l'avait promis d'abord, mais bien plus souvent, pour toutes les fêtes et les jours où elle recevait quelque grande faveur, aux anniversaires de telle ou telle grâce, il lui faisait renouveler ses promesses, rétracter d'avance tout ce que plus tard elle pourrait faire pour les rompre. — « Tu veux me lier à toi, dis-tu, écrivait-elle, un jour, d'une manière si extraordinaire, que rien ne puisse jamais nous séparer? Tu as déjà quatre-vingt-quatorze pactes et je n'ai encore que dix-neuf ans : combien en auras-tu à trente ans ? .. En effet le nombre de ces liens augmentait rapidement. Mais Dieu, voulant diminuer d'avance les peines de celui qu'il destinait à les briser, Dieu inspirait à sa pauvre enfant la pensée de se faire rendre, de temps à autre, un certain nombre de ses promesses, pour les remplacer par une, équivalant à plusieurs.

Cependant le bon Dieu faisait tout pour l'arrêter. Tout, excepté ce qu'il ne fit jamais : forcer sa liberté. Non seulement il envoyait sa mère la consoler et l'encourager, mais lui-même très souvent venait la surprendre au milieu de ses fautes par une subite apparition. Un jour, elle avait dix-huit ans, elle était seule dans sa chambre, regardant des hosties lacérées qu'on venait de lui donner et d'où le sang ruisselait encore. Elle pleurait, quand, tout à coup, elle vit devant elle Jésus couvert de sang ! ! — « Cesse ma fille, cesse, lui dit-il, bien tristement. Jusqu'à quand me feras-tu souffrir?... Tu ne sais donc pas combien je t'aime ?... » Une autre fois, dans une circonstance semblable, il lui disait encore : « Ma fille, je veux faire éclater ma miséricorde en toi ; tu es appelée à une œuvre immense, souviens-toi de mes paroles. » — Il lui apparaissait même jusque dans les réunions. — « Mon enfant, lui répétait-il, ne veux-tu donc pas quitter ces malheureux? Viens, viens à moi, car je t'aime ! je te pardonne et je veux que tu sois à moi. Je te poursuivrai par tant de bonté, que tu finiras par céder. En toi je veux montrer toute l'étendue de ma miséricorde : Tout le monde saura combien tu m'es chère, et ce que je veux faire pour toi ! » Ces paroles lui furent dites le jour de Noël 1842.

Hélas ! Cantianille ne cédait néanmoins ni à Jésus ni à Marie. Elle ne cédait qu'aux démons et à leurs suppôts; et six ans se passèrent ainsi, sans que rien vînt interrompre la continuité de ses fautes Pendant ce temps, bien des changements s'opérèrent dans sa vie, sous d'autres rapports

Ayant quitté l'habit religieux, à cause de sa mauvaise santé, elle vint à Paris, comme sous maîtresse. Puis, son brevet d'institutrice obtenu, elle ouvrit un pensionnat à Cheny, village peu éloigné de son pays.

CHAPITRE CINQUIÈME

Revenons maintenant de quelques années en arrière, à l'époque où elle entra dans cette société infernale.

Cantianille se trouvait un jour à Notre Dame-des-Victoires avec d'autres membres de la réunion qui devaient y communier. Elle était profondément désolée, quand, tout à coup, elle vit la sainte Vierge se détacher, pour ainsi dire, de la statue qui surmonte l'autel et s'approcher doucement. Elle tenait par la main un petit garçon âgé de quatre ou cinq ans, vêtu d'une tunique blanche, ayant des cheveux bouclés, et regardant Cantianille avec de grands yeux bien doux. Quel était cet enfant ? Ce n'était ni l'enfant Jésus ni un ange : Cantianille ne l'avait jamais vu. Sa bonne mère ne tarda pas à le lui apprendre. « Quelque temps avant ta première communion, lui dit-elle, il est né un enfant qui sera prêtre et auquel tu te confesseras. Cet enfant, le voici : c'est lui qui te

sauvera. » — Ma bonne mère, mes fautes l'épouvanteront ; il m'abandonnera. » — « Non, il saura que tu es sa sœur, et que son salut dépendra du tien, car il est né pour te sauver. »

Cantianille, qui ne se connaissait qu'un seul frère, plus âgé qu'elle de dix-sept ans, sourit tristement et répondit qu'elle ne se confesserait jamais à cet enfant ! — « Tu l'aimeras et tu le fuiras, mais tu finiras toujours par te confesser à lui. »

Depuis ce moment, Cantianille vit souvent auprès d'elle ce petit enfant, et, quand il ne venait pas avec la sainte Vierge elle demandait à cette dernière où il était, s'il vivait toujours, et sa bonne mère le lui amenait. Quelquefois elle le prenait entre ses bras, l'embrassait, puis le repoussait vivement, éprouvant déjà à son égard ce double sentiment d'amour et de répulsion qui lui avait été prédit, et ne pouvant pas plus accepter la pensée que cet enfant la confesserait qu'elle ne pouvait admettre sa parenté mystérieuse avec lui. D'autres fois, elle se désolait en se disant que, s'il devait réellement la tirer du gouffre, elle avait encore bien du temps à y gémir : il était si jeune ! D'ailleurs, où était cet enfant ! Quel était son pays ? sa famille ? Il s'appelait Charles, voilà tout ce qu'elle savait de lui ; vainement elle demandait à le voir lui-même, dans sa personne vraie ; la sainte Vierge ne lui en montrait jamais qu'une espèce d'effigie vivante. Et puis, elle savait qu'à cause d'elle et comme elle, il était en butte à toute la rage de l'enfer et, trop peu confiante dans les promesses qui lui étaient faites, elle se demandait souvent s'il échapperait toujours à cette haine.

Cet enfant était né le 4 mars 1836. Cantianille avait fait sa première communion le 12 juin de la même année.

A peine avait il un mois que déjà se manifestaient dans un fait singulier et la haine de l'enfer contre lui et l'amour que lui portait Marie. Sa mère, un jour, l'avait placé sur son lit à elle, avec toutes les précautions possibles pour qu'il ne tombât pas. Il en fût aussitôt précipité avec une violence telle que son père, séparé de lui par trois chambres et une petite cour, entendit le bruit de sa chute en même temps que les cris de sa mère. On lui croyait tous les membres fracassés ; cependant il n'avait aucun mal et, même, à la grande stupéfaction du médecin, il se mit à rire aux éclats. C'était Ossian qui l'avait recueilli, comme autrefois Cantianille. Sans empêcher le bruit de sa chute, elle en avait empêché les mauvais résultats.

Plus tard, à l'âge de trois ans, il jouait à quelques distances d'une écluse. Sa mère l'appelle ; au lieu de lui répondre, il laisse tout pour s'élancer vers cette écluse avec une vitesse et une force incompréhensibles dans un enfant de son âge. On aurait dit qu'il était emporté par un autre. Il l'était, en effet ; celui qui le poussait ainsi, c'était Béelzebuth, cet esprit dont Ossian s'était servi jadis pour faire tomber Cantianille dans une cave. Il est vrai qu'un jeune homme le retint au moment où il mettait le pied dans cette sorte de précipice, mais, derrière cette main visible, s'en cachait une autre, la même qui l'avait déjà recueilli dans sa chute.

Peu après, étant seul dans le jardin de son père, il tomba la tête la première dans une feuillette pleine d'eau, mise en terre pour former un puisard Un homme fait n'aurait eu certainement ni l'adresse, ni la force de s'en retirer seul ; et lui, je ne dis pas qu'il s'en retira, mais il en sortit, sauvé encore une fois par la sainte Vierge.

Et, je le répète, Cantianille connaissait tous les dangers que courait son futur sauveur. Aussi, par mille promesses, cherchait-elle à le protéger contre la fureur des démons. En 1841, elle écrivait : « Sais-tu, Ossian, que cet enfant, qui doit être prêtre, me tourmente constamment ? La nuit, il est là, me regardant avec des yeux si doux, que je me sens attirée à lui par un charme que je ne peux rompre. Il me poursuit sans relâche. J'ai peur de lui. Je te jure de le fuir et de le fuir constamment. » Au dessous de ces lignes, Ossian écrivait : « Je le tuerai », et il signait. — « Non, non, ne le tue pas », ajoutait Cantianille sur la même feuille, « mais éloigne-le de moi, ne me laisse plus voir ses yeux si doux, si bons ; je ne peux plus supporter ce regard si affectueux ; je sens que jamais je ne résisterai à son influence. Eloigne-le de moi, etc. » Ossian écrivait de nouveau : « Je le tuerai ».

L'année suivante, après avoir juré au même démon qu'elle se vengerait du prêtre qui l'avait rendue si malheureuse, elle écrivait encore :

« J'exige en retour que tu ne fasses aucun mal à cet enfant, que je dois et je veux protéger. Je le prends sous ma protection. » — « Que tous les prêtres soient maudits », écrivait-elle une autre fois dans un accès de désespoir (Noël 1845). « Je sens que j'aurais si bien aimé le bon Dieu ! Et cet enfant qui doit me sauver plus tard, sera-t-il prêtre ? Je le hais déjà ; je ne veux plus le voir ! Que je suis malheureuse ! Je t'en prie, Ossian (23 juin 1844), ne lui fais pas de mal à cet enfant ; je le fuis, mais je l'aime ! Je te défends de le tourmenter ; je le prends sous ma protection. » — « Je ne veux pas qu'il soit prêtre », écrivait-elle à Lucifer. — « Jure-le moi, ne lui fais pas de mal ; je l'aime, et tu sais que tu ne peux rien contre ceux que je protège. » Ou bien, ne pouvant vaincre la rage de ces démons contre lui, elle demandait le secours de ces esprits paisibles qu'elle avait remarqués, dans la légion. — « Aujourd'hui, 9 juin 1844, écrivait-elle à Abner, moi, Cantianille, je te promets de fuir toujours cet enfant qui me poursuit constamment, dont l'image est, jour et nuit, présente à mes yeux Cet enfant, avec ses cheveux bouclés, me fatigue, me fait souffrir, et je l'aime ! oui je l'aime ! Je serais désolée que toi ou les tiens vous lui fissiez du mal. Cet enfant est pour moi un mélange de terreur et de joie, de crainte et d'espoir ! Je l'aime autant qu'une mère aime son enfant ; qu'il me tarde de le voir !... Je te jure de le fuir à jamais ; seulement, si je peux le voir, je veux l'embrasser !... rien qu'une fois, tu me le permettras. Jure-moi de le protéger avec moi ; jure-moi de m'aider à le garder de la fureur de tes démons.... » Et au-dessous, celui à qui cette page était écrite ajoutait lui-même ; « Jamais je ne lui ferai de mal. Abner. » Mais un autre de ces trois êtres si étonnants se montrait bien plus hardi dans ses promesses en faveur de cet enfant ; c'était Béelzébuth, le même qui l'avait poussé dans l'écluse. Cantianille lui écrivait un jour : « Je t'en prie, ne fais pas de mal à mon petit Charles, à cet enfant que je crains et que j'aime tant ! » Il

répondait, non plus seulement comme Abner : « Je ne lui ferai pas de mal. » Mais bien : « Je le protégerai. Béelzébuth. »

(*A suivre*) L. THOREY.

A TRAVERS LES REVUES

LE ROI J. MURAT ÉVOQUE SALICETI

M. Joseph de Kronhelm raconte, dans le *Progrès Spirite*, l'anecdote suivante :

On sait que le général Joachim Murat fut proclamé, après son mariage avec Caroline, sœur de Napoléon 1er, roi de Naples, le 1er août 1808, sous le nom de Joachim Ier. Il s'intitulait roi des Deux-Siciles et jamais il n'étendit sa domination au-delà du détroit.

Or, durant son règne, dans le courant de l'année 1809, il y avait, à Naples, un homme qui s'occupait des évocations d'Esprits. Une dame de la cour, d'une grande piété, très digne de foi, prétendait que, par le moyen de cet homme, elle s'était entretenue avec sa mère, morte depuis plusieurs années.

Un vieux capucin de la famille des Palmiéri avait déclaré qu'il avait aussi, par le moyen du même homme, vu son cousin et causé avec lui quoique décédé depuis bien des années.

D'autres faits semblables, reconnus comme authentiques, s'étaient passés en ce temps-là, à Naples, produisant une grande impression.

Joachim Murat avait aussi entendu souvent parler de ces évocations et de l'homme extraordinaire qui les faisait; or, en 1810, mourut à Naples le célèbre Christophe Saliceti, ministre de la Guerre et de la Police, qui montra dans son administration beaucoup d'énergie et d'habileté et se fit beaucoup d'ennemis; par conséquent ils furent soupçonnés de l'avoir empoisonné.

Le roi qui, depuis longtemps, avait en tête la conquête de l'île de Sicile, au pouvoir alors de l'Angleterre, ne pouvait pas, malgré les recherches les plus minutieuses, trouver les cartes sur lesquelles figuraient le plan d'attaque et celui du siège, qui avaient été confiés au Ministre de la Guerre Saliceti. Sachant qu'il y avait à Naples un homme qui évoquait les Esprits, le roi résolut de le consulter, espérant retrouver, de cette manière, les cartes et les documents qu'il avait en vue et qui le préoccupaient vivement.

Il se rendit au logis de l'évocateur, fut introduit dans une chambre du rez-de-chaussée. Un vieillard de taille moyenne s'approcha de lui, s'inclina profondément en demandant ses ordres. Joachim Murat lui fit connaître l'objet de sa visite, et écrivit à cet effet le nom de Saliceti sur une feuille de papier qu'il présenta au vieillard. Celui-ci le conduisit à l'étage supérieur, l'introduisit dans une chambre tendue de noir et lui dit, en s'éloignant, d'attendre l'arrivée du ministre. Le roi s'assit sur un fauteuil, regardant autour de lui, et ne vit rien d'extraordinaire dans cette chambre, sinon qu'elle était tendue de noir et qu'au milieu du fond, pendait un long et large rideau qui devait cacher une ouverture ou une fenêtre ; un léger bruit partit du fond de la chambre, le rideau se souleva et il vit apparaître, derrière la fenêtre, qui était pourvue d'une grille de fer, la figure du ministre Saliceti. Après un salut cordial, le roi lui parla aussitôt des plans égarés comme d'une chose qu'il avait fort à cœur. Saliceti n'hésita pas un instant et lui indiqua, avec précision, l'endroit où il les avait cachés, en l'invitant à les chercher immédiatement.

Le roi et l'apparition causèrent encore pendant quelques minutes, mais comme Murat tentait d'interroger Saliceti sur la destinée des âmes après la mort, la figure du ministre s'effaça peu à peu et disparut. Au même moment, une main invisible baissa le rideau mystérieux.

Le lendemain, le roi chercha en personne les documents dans l'endroit que Saliceli lui avait indiqué et y trouva intacts les plans et les cartes qu'il avait si longtemps cherchés en vain.

Joachim Murat, qui ne savait rien de la doctrine des spirites, était persuadé qu'il avait vu et s'était entretenu avec le diable; voulant être bien noté chez son peuple fanatique et crédule à l'excès, il défendit sévèrement de continuer à provoquer les apparitions surhumaines. — Le fait de l'apparition du ministre Saliceti s'était vite répandu dans la ville et était généralement connu. Si les biographes du roi Joachim Murat n'en ont jamais fait mention, c'est qu'ils n'y attachaient aucune importance.

LES LIVRES

La Patrie Française au XIXe siècle, par *François Bournand*. Préfaces de MM. *François Coppée et Jules Lemaître.* — 1 volume grand in-4° illustré. En vente chez Haton, éditeur, 35, rue Bonaparte. Prix : 5 francs.

La *Patrie Française*, c'est le titre d'une ligue bien connue et c'est le titre d'un ouvrage tout récent de M. F. Bournand, l'auteur apprécié d'ouvrages excellents, celui sur *les Sœurs* par exemple. Je ne serais pas étonné que M. Bournand appartînt à la ligue de la Patrie Française. Quoi qu'il en soit, il a droit au beau nom de patriote et je comprends que ni M. Coppée, ni M. Jules Lemaître ne lui ménagent les compliments dans les deux préfaces qui illustrent ce bel ouvrage. Il a bien mérité du pays, l'écrivain dont la plume n'a servi qu'à magnifier les héroïsmes et les gloires nationales. C'est piété que d'écrire pour ces choses saintes, dans un temps, hélas ! où, selon l'expression de Veuillot, le poison le plus actif, le poignard le plus aigu est une plume dans des mains sales.

La *Patrie Française* est non seulement un bon ouvrage, mais encore une magnifique galerie de tableaux grandioses et de nobles portraits. La France de ce siècle y revit par les récits et par l'illustration dans ses plus grands gestes, gestes de bataille, gestes de lumière, ou gestes de charité. C'est avec émotion que l'on salue au passage des figures vaillantes et douces comme celles du curé de Bazeilles — ou de ces fondateurs d'œuvres qui faisaient pousser ce beau cri au Père Monsabré : « J'espère en la miséricorde de mon Dieu parce que la France est miséricordieuse. »

A lire cette épopée de la bravoure et de l'apostolat, plus d'un qui perdait confiance ou qui n'était plus conscient de la mission nationale, retrouvera une foi agissante et une intelligence profonde de la tâche patriotique.

Souvenir, Espoir : Il faudrait mettre ces deux mots en épigraphe à la *Patrie Française* pour bien montrer que forts du passé, mais dévoués au présent, nous marchons fiers et croyants vers l'avenir.

Le Gérant : GASTON MERY.

Impr. JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil. Paris.
Téléphone 215-10.